

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

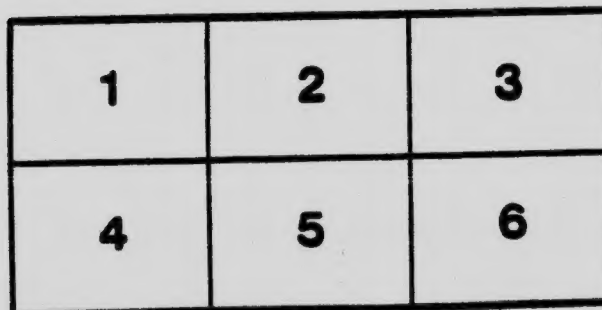
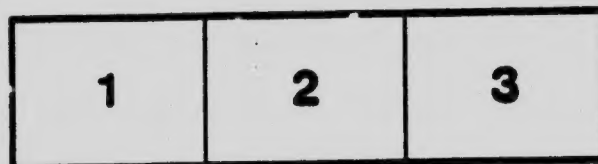
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol $\longrightarrow$ (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

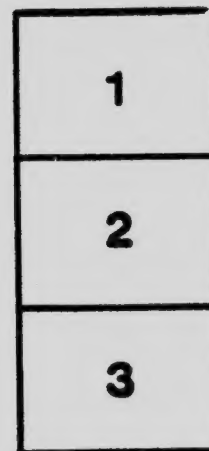
Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole $\longrightarrow$ signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.



EDOUARD GOUIN,

Prêtre de Saint-Sulpice.

L'Heure de Vacances

DES

Grèves

Au Cap de la Victoire

Pour les Écoliers de Montréal

*"Je souhaite que cette œuvre
grandisse encore et qu'elle
atteigne plus d'enfants."*

Monseigneur BRUCHÉSI.

24

E. H. Martel.
5 juin 1919
Don de M. Sanguin

EDOUARD GOUIN,

Prêtre de Saint-Sulpice.

L'Œuvre de Vacances

DES

Grèves

Au Cap de la Victoire

Pour les Écoliers de Montréal

*"Je souhaite que cette œuvre
grandisse encore et qu'elle
atteigne plus d'enfants."*

Monseigneur BRUCHÉSI.

BX2347

18

C5

G68

La Colonie de Vacances des Grèves au Cap de la Victoire est ouverte depuis les tout premiers jours de juillet jusqu'au vingt août, sauf une interruption de quelques jours aux environs du vingt-cinq juillet.

L'adresse postale de la colonie est: Cap de la Victoire, par Saint-Roch du Richelieu.

Le siège administratif est à l'Ecole Normale Jacques Cartier, Parc Lafontaine, Montréal.

Les fondateurs et administrateurs de la colonie se sont fait constituer en société incorporée par lettres patentes, sous la présidence de Monseigneur Georges Gauthier.

Le prix régulier de la pension est trois piastres par semaine.

Pour renseignements et demandes d'admission s'adresser à Monsieur le Principal de l'Ecole Normale Jacques Cartier, Parc Lafontaine, Montréal

ou à Monsieur l'abbé Gouin, Professeur au Séminaire de l'héologie, 857 Sherbrooke, Ouest, Montréal.

Les prêtres, les directeurs et principaux d'écoles sont cordialement invités à visiter les Grèves pendant la période d'activité de la colonie, le mercredi. Prendre le train de Sorel à la gare Bonaventure à 7.30 a.m. ou à la gare de Longueuil à 8.10 a.m.; réclamer l'arrêt au Cap de la Victoire. Le train passe aux Grèves à 9.30 a.m., en repart vers 5 h. p.m. et arrive à Montréal vers 6.30 p.m.

APPROBATION DE MGR L'ARCHEVEQUE DE MONTREAL

Archevêché de Montréal, 1er mai 1916.

L'Oeuvre des Colonies de vacances telle que les fondateurs des Grèves la conçoivent et la réalisent est des plus opportunes. Elle remédie à l'une des pires misères dont souffrent, dans notre grande ville, beaucoup de bonnes familles ouvrières, et plus que les autres, les familles nombreuses: le logement encombré et malsain, la privation d'air et d'espace. Elle donne de la santé et du bonheur. Elle travaille à former une jeunesse d'élite de corps vigoureux, de coeur sain, de caractère énergique et d'âme noble, réserve de force pour l'Eglise et pour le pays. C'est pourquoi, de tout coeur, je la recommande et je la bénis avec l'oeuvre-soeur des Frères de Saint-Vincent-de-Paul à Nominigüe.

Je suis heureux de savoir que la Commission Scolaire Catholique reconnaît les bienfaits du séjour aux Grèves pour nos petits écoliers, et les progrès qu'en retirent la fréquentation scolaire et l'ardeur au travail, par suite de l'amélioration des santés et des caractères. Je suis heureux aussi d'apprendre que des séminaristes font là-bas, en compagnie d'un de leurs maîtres, l'apprentissage du dévouement et s'initient au ministère important et difficile des enfants.

Je souhaite que l'oeuvre grandisse encore, qu'elle atteigne bien plus d'enfants, que d'autres éducateurs, s'inspirant des principes et des méthodes dont on s'inspire aux Grèves, multiplient sur les bords de notre beau fleuve et de nos lacs du Nord, ces oeuvres modestes et bienfaisantes. Je bénis tous ceux qui travaillent et qui travailleront à réaliser ce voeu.

† PAUL, Arch. de Montréal

I. LES COLONIES DE VACANCES.

Origines, raisons d'être, développements.

Les Colonies de Vacances sont devenues nécessaires quand, par suite des transformations qui ont fait succéder au petit atelier la grande usine ou la grande manufacture, les travailleurs sont venus s'entasser dans les villes, quand se sont constitués ces quartiers ouvriers aux maisons étroites et serrées, aux courtes sombres, aux ruelles malpropres, où faute d'air, d'espace et de soleil, la plante humaine s'étiole ou meurt. Il faut y vivre ou fréquenter ceux qui y vivent pour soupçonner quelles misères physiques et morales se développent dans ces faubourgs pauvres et surpeuplés, comme la semence dans le terrain préparé pour elle : mortalité infantile, anémie précoce, tuberculose (consommation), alcoolisme, désorganisation des familles, relâchement des mœurs, fermentation des idées perverses, ces maux des grandes villes ne sévissent point également sur tous les quartiers, mais sur ceux où la population est dense. C'est que ce milieu ne convient point à l'être humain : il lui faut d'autres conditions pour vivre : en attendant qu'elles se réalisent, aux gens de cœur de se demander si l'on ne pourrait pas améliorer ou corriger les conditions actuelles, et d'abord y arracher l'enfant !

"Pour conserver une race menacée par un fléau, le mieux est de préserver la graine". Pasteur en parlant ainsi exprime l'évidence même. L'enfant, c'est la graine humaine. C'est lui qu'il faut d'abord défendre. Il est le plus menacé, le plus frappé, étant le plus faible, et les plus éprouvés sont les enfants de familles nombreuses. C'est bien d'encourager les familles nombreuses : ce serait mieux de les aider plus. Pourquoi beaucoup d'enfants, s'ils ne doivent pas vivre, ou ne vivre que d'une vie fragile et stérile ? Ils peupleront le ciel ; mais la meilleure voie pour arriver au ciel, c'est de faire sur terre oeuvre durable et féconde. Allons à vivre les fils du travailleur.

Il faut de l'aide, beaucoup d'aide. Quand les petits sont cinq ou six à la maison, que l'aîné n'a pas dépassé douze ans, que le père journalier rapporte dix à douze piastres par semaine, que le logement est petit et encore rétréci par la présence d'un ou deux pensionnaires, que la cour est étroite, la rue passante, les parcs éloignés, le voisinage peu sûr, pense-t-on qu'il soit facile d'élever des enfants, c'est-à-dire d'assurer à chacun, chaque jour, ce qu'il faut au corps de soins pour devenir vigoureux et fort, et ce qu'il faut à l'âme de bonnes influences pour garder toujours la voie droite, rester honnête homme et bon chrétien, fonder à son tour un foyer, faire oeuvre virile et accomplir les desseins de Dieu ? Des pères et des mères y arrivent : c'est vrai, mais combien ? et au prix de quels miracles — le mot n'est pas trop fort — d'économie, d'ingéniosité, surtout d'abnégation ? Encore faut-il que la chance les ait aidés et que ni le travail, ni la santé n'aient manqué.

Cette chance et cette vertu sont rares : il n'y faut pas trop compter. D'ordinaire, qu'arrive-t-il ? Dans l'impuissance où l'on se sent d'assurer l'avenir, on vit au jour le jour : le ménage est tenu médiocrement, l'alimentation laisse à désirer : les nouveau-nés meurent comme mouches ; ceux qui survivent sont anémiques ; le père est tout le jour à son travail et rentre fatigué ; la mère a fort à faire de préparer les repas et de soigner les petits. Et les grands ? Dieu merci, l'école est là pour les recueillir, mais une fois la classe finie et quand il n'y a pas de classe, les jours de congé et tout le long des vacances, croyez-vous qu'on réussisse à les retenir à la maison ou devant la porte ? Vous les connaissez mal nos petits hommes de dix à treize ans : il leur faut du mouvement et de la société : alors ils sortent. Où vont-ils ? avec qui ? Quand ils sont deux ou trois et qu'on a des loisirs, on se donne le luxe de le savoir, mais quand la demi-douzaine est atteinte ou dépassée, qu'il y a des bébés à la maison ou qu'on est une pauvre femme veuve ou abandonnée, obligée de gagner sa vie à faire des planchers ou à laver du linge, comment voulez-vous qu'on le sache ? Ils vont... à la grâce de Dieu. Mais le bon Dieu laisse faire ses amis et ses amis

ne sont pas toujours là. Nos petits se rapprochent au hasard des rencontres. A cet âge où toutes les impressions se gravent et concourent à former ce qu'ils seront plus tard, où il serait si important de ne laisser venir à eux que les bonnes, ils en subissent parfois de bien funestes. Bientôt de fâcheuses habitudes d'indépendance et de vagabondage, la confiance exclusive en eux-mêmes, le mépris de l'autorité et des directions salutaires, les curiosités imprudentes, l'attrait des plaisirs malsains, le goût de la dépense, les liaisons dangereuses vont apparaître. Pauvres enfants, la vie leur sera rude; ils auraient besoin d'être bien armés, et les voilà livrés à l'ennemi avant même l'heure du combat! Mais *que faire?*

Dans les grandes villes d'Europe où, il faut le reconnaître, la situation aggravée par l'oubli des croyances ou la guerre aux croyances, est bien plus malheureuse, on a trouvé quelque chose qui a fait ses preuves et donné de sérieux résultats... Il faudrait dire *plusieurs choses*, car il s'agit en réalité non pas d'une oeuvre unique, mais d'un ensemble d'oeuvres qui comprend les Gouttes de lait, les Cercles d'enfants et de jeunes gens, les Patronages, les Habitations ouvrières et bien d'autres. Les *Colonies de Vacances* viennent au tout premier rang, comme les plus efficaces et les plus faciles à réaliser.

Elles ont pris naissance en Allemagne, grâce à l'initiative de pasteurs protestants, voilà une quarantaine d'années. Ces premières colonies allemandes fondées presque simultanément à Hambourg, à Zurich, à Francfort, s'imposèrent vite à l'attention par les résultats qu'elles obtinrent et firent surgir par toute l'Allemagne, et en France, en Suisse, en Belgique, en Angleterre, beaucoup d'oeuvres semblables. C'était alors moins la colonie proprement dite que le placement à la campagne: on recrutait en ville des enfants pauvres et chétifs, on les confiait pour quelques semaines, moyennant une pension légère obtenue de la charité, à de bonnes familles de cultivateurs, où le délégué de l'oeuvre les visitait souvent, suivait et dirigeait leur développement physique. Les résultats au point de vue santé furent merveilleux; ils furent moins éclatants au point de vue moralité: placés par petits groupes, désœuvrés pendant de longues heures, mêlés aux "petits

gâs" du voisinage, surveillés avec intermittence par de braves gens sans autorité ou sans expérience, les pauvres enfants ne furent pas toujours exemplaires : plusieurs se gâtèrent ou en gâtèrent d'autres. Le système du placement familial est encore pratiqué aujourd'hui par certaines oeuvres de vacances, mais avec des correctifs qui en préviennent les inconvénients. D'ordinaire, les enfants ne passent dans les familles qui les hébergent que du soir au matin. On les rassemble pour la journée à la plus proche maison d'école où des surveillants dévoués les attendent : de là, on part en bande joyeuse pour faire une excursion et dîner en plein air, ou si le temps n'est pas sûr, si les jambes sont fatiguées, on reste aux alentours à jouer, à écouter un peu de catéchisme et de morale mêlé à beaucoup d'histoires.

Le système généralement adopté malgré le supplément de peine et de dépenses qu'il entraîne, c'est la *colonie collective indépendante, l'internat* : tout le monde, enfants et maîtres, logé sous le même toit et menant la vie commune. Il assure le contact intime et prolongé entre directeurs et colons et permet d'exercer une action morale profonde. Les oeuvres catholiques, que l'amélioration morale préoccupe plus que l'amélioration physique, le pratiquent exclusivement.

Les premières "colonies" établies en France le furent en 1880 et aux années suivantes : l'initiative privée les réalisa sans secours d'aucune sorte des municipalités, ni des pouvoirs publics. La Ville de Paris qui, depuis quelques années, organisait au temps des vacances, pour les élèves les plus méritants des écoles communales, des voyages, excursions ou parties champêtres dans la banlieue, s'aperçut que ces promenades fatigantes, exécutées à la vapeur, étaient de peu de profit et préféra encourager par de larges subventions la Caisse des écoles de chaque quartier — commission administrative remplissant en partie le rôle de nos commissions scolaires, — à organiser pour les enfants les plus pauvres et les plus débiles des séjours de plusieurs semaines à la campagne. C'était en 1889. En 1907 — nous n'avons pu trouver de statistiques plus récentes — *chacune* des vingt écoles communales de garçons et des vingt écoles communales de filles de la Ville de

Paris envoyait en colonie de vacances plusieurs enfants. Près de *sept mille* (exactement 6649) petits parisiens et parisiennes accompagnés par 250 maîtres ou maîtresses bénéficiaient de cet avantage. Les dépenses totales approchaient de quatre cent mille francs (quatre-vingt mille piastres) dont la Ville de Paris souscrivait la grosse part : deux cent vingt cinq mille francs (*quarante cinq mille piastres*) !

Mais la charité privée laissait loin derrière elle la philanthropie administrative : à la même date, 233 oeuvres de vacances soutenues par des associations charitables ou des particuliers envoyaient loin de la ville, aux champs, sur la montagne ou au bord de la mer, pour une durée moyenne de trois à quatre semaines, 18,541 enfants, et portaient *au delà de vingt cinq mille* le nombre total des écoliers parisiens admis à se refaire au grand air.

En dehors de Paris, la France compte un grand nombre de centres industriels où dépérissent les enfants du peuple. Les mêmes besoins y ont fait naître les mêmes oeuvres. Les statistiques de 1907 signalent 386 oeuvres de vacances pour les départements : les municipalités en subventionnaient 93 et *vingt huit mille enfants* (28,221) en profitaient. Depuis, le mouvement n'a cessé de grandir.

Il faut remarquer très spécialement la part qu'y prennent les catholiques, prêtres et laïques, et les espérances qu'ils y déposent. On sait que des lois néfastes désorganisant les congrégations religieuses et multipliant les entraves et les tracasseries autour de l'enseignement libre ont, en fait, rendu impossibles, dans bien des paroisses, les écoles catholiques et que l'enseignement des écoles publiques est franchement hostile à l'idée religieuse. Pour lutter contre *l'école sans Dieu*, lui arracher l'âme des enfants obligés de la fréquenter, pour mieux assurer la persévérance des enfants de l'école paroissiale et multiplier autour des uns et des autres les influences chrétiennes, les catholiques de France ont dû fonder partout des *patronages*, oeuvres complémentaires de l'école, cercles de jeunes garçons, ouverts, aux écoliers le jour du congé hebdomadaire et chaque jour de vacances, aux petits travailleurs qui ont quitté l'école chaque soir et chaque dimanche.

“Avant les patronages, déclare un spécialiste, l'abbé Petit de Julleville, nos enfants des écoles publiques ne persévéraient *jamais* et la corruption de l'atelier perdait *trop rapidement* nos enfants des écoles catholiques. Depuis la fondation des patronages, nous avons dans presque toutes nos paroisses des groupements importants d'enfants et de jeunes gens franchement et foncièrement chrétiens.” La grande guerre au cours de laquelle l'aumônier militaire et le prêtre-soldat auront trouvé parmi cette clientèle des patronages catholiques tant d'auxiliaires de foi fière, de piété ardente, de conduite exemplaire, de vaillance héroïque, de dévouement absolu, a montré quelle trempe on sait y donner aux âmes.

Or, à l'heure présente, chaque patronage catholique de ville — ou il s'en faut de bien peu —, possède sa *colonie de vacances* où se succèdent pour des durées moyennes de vingt à trente jours des groupes limités, recrutés parmi les meilleurs, qu'on y soumet à un sérieux entraînement physique et moral. Dans l'esprit des directeurs de patronages catholiques qui excluent unanimement le placement familial et pratiquent exclusivement l'internat, la Colonie de vacances est, en même temps ou plus qu'une oeuvre d'hygiène, de restauration des corps, une *oeuvre d'éducation*, de formation des âmes. Comme elle réunit des enfants choisis et peu nombreux et qu'elle les soumet à des influences plus exclusives, plus constantes et plus profondes, elle sert à préparer les *élites* par lesquelles se perpétue l'esprit des oeuvres et s'accroît leur fécondité. Le but qu'on y poursuit est un peu le même qu'aux Retraites fermées, et la colonie idéale serait une retraite de trois semaines, *très ouverte*, dans un beau paysage, avec consigne de rire, de jouer, de gambader tant qu'on pourrait.

Le chanoine Dementhon, dans son Nouveau Memento de Vie Sacerdotale qui fait autorité en matière de spiritualité ecclésiastique, n'oublie pas d'insérer, dans le règlement qu'il propose aux curés et aux vicaires, l'article suivant: “Si ma paroisse se trouve dans une cité industrielle ou une agglomération ouvrière, examiner s'il ne serait pas opportun d'y organiser chaque année, durant quelques semaines d'été, l'oeuvre des *Colonies de vacances* afin d'arracher les jeunes enfants

pauvres, malingres, mais non malades, de mon quartier, au milieu déprimant de l'atelier ou de l'habitation familiale insalubre. — Ne pas regarder ces colonies comme une oeuvre purement philanthropique, mais aussi comme une oeuvre d'éducation morale et religieuse."

Les Colonies de vacances sont aujourd'hui populaires dans tous les pays d'Europe: Belgique, Angleterre, Allemagne, etc. Presque partout les protestants ont commencé, mais les catholiques y voyant un moyen puissant de donner du bonheur et d'agir sur les âmes n'ont pas été lents à s'y mettre, et dans beaucoup d'endroits, leurs oeuvres sont les plus nombreuses, les mieux organisées et les plus florissantes.

En Amérique, à New-York, Boston, Chicago, Philadelphie, sous le nom de *Camps d'été* (*Summer camps*), les colonies de vacances sont pratiquées depuis longtemps par les protestants et par les catholiques. On y joint les *Oeuvres de grand air* (*Fresh air Societies*) qui prennent les mères avec les enfants et les *Excursions de fin de semaine* (*Week ends*) destinées à faire trouver, du samedi au lundi, aux petits travailleurs retenus à l'ouvrage le reste de la semaine les avantages de la colonie. Les *Summer camps* et les *Week ends* sont multipliés avec une activité remarquable par l'Association des Jeunes Gens Chrétiens Y. M. C. A., mais plutôt au bénéfice de ses membres, jeunes gens de condition aisée de qui sont exigées des cotisations parfois élevées. Les *Sociétés de grand air* s'adressent aux pauvres: les grands journaux quotidiens les prennent sous leur patronage et les alimentent par des souscriptions recueillies parmi leurs lecteurs: c'est pour eux une bonne réclame en même temps qu'une bonne oeuvre. Ils organisent ou encouragent dans le même but partiellement intéressé pendant le temps des vacances, pour les écoliers, des pics-nics ou des excursions de la journée entière ou de l'après-midi (*Summer outings*).

A Montréal, nous avons eu les *pics-nics* dits de la Presse subventionnés par la municipalité, le *Fresh air fund* du *Star* à Chambly, les *Camps d'été* du Y. M. C. A., et ce fut tout jusqu'en 1911. Les protestants prenaient l'avance; les catholiques regardaient faire. Enfin naquirent presque simultanément en 1911 et 1912 deux Colonies de vacances catho-

liques montréalaises pour les enfants pauvres, l'une au Nominique fondée par les Frères de Saint-Vincent de Paul de la paroisse Saint-Georges, suivant l'initiative prise quelques années plus tôt par leurs confrères du Patronage à Québec et subventionnée par les Conférences de Saint-Vincent de Paul de la vieille capitale, l'autre la *Colonie des Grèves* que ces pages entreprennent de recommander.

II. LES GREVES.

Les débuts de l'Oeuvre. La vie aux Grèves.

Le chemin du roi, qui longe le fleuve, entre Contrecoeur et Sorel, traverse un pays sablonneux, peu fertile. Les maisons sont rares au bord de la route et pour la plupart de pauvre apparence : autour de chacune quelques lambeaux de terre cultivable où la récolte est pénible et des prairies où l'herbe est maigre. D'une maison à l'autre, des sablonnières presque toutes épuisées où poussent à l'aise fraisiers sauvages, framboisiers, cerisiers, mûres, bluets ; à droite, des bois : bouleaux, petits chênes, trembles, pins, jusqu'à la savane qu'il faut traverser pour atteindre le Richelieu et les fermes fertiles qu'il arrose ; à gauche, à deux ou trois arpents, le fleuve, le majestueux Saint-Laurent.

C'est pittoresque, mais le pittoresque n'enrichit pas. Ce sol rapporte peu aux cultivateurs qui l'exploitent : ils n'y vivent qu'avec peine. Beaucoup, plutôt que de besogner sans profit sur un domaine stérile, ont mis leur terre en vente et sont allés chercher fortune en d'autres pays. C'est ainsi qu'un prêtre de Montréal, alors vice-principal de l'Ecole Normale Jacques Cartier, l'abbé Adélarde Desrosiers, que ses origines de famille et ses relations de parenté amenaient fréquemment dans la région, acquit plusieurs arpents de terre au bord du fleuve. Le bon marché qui était tentant, la satisfaction de devenir propriétaire, la perspective d'une tente dressée aux jours d'été, dans un coin sauvage bien à soi sous les ombrages et face au fleuve, le délassement offert par cette solitude après les fatigues d'une année studieuse, le souvenir qui s'attachait à une butte de sable au milieu de "sa" terre, où, disait-on, Champlain et ses compagnons avaient jadis dispersé des bandes iroquoises et qu'on appelait dans le pays *Cap du Massacre* ou de *la Victoire*, c'était sans doute assez pour expliquer l'achat. Mais l'abbé Desrosiers sans être insensible à ces avantages en poursuivait un autre, meilleur.

Il avait bon coeur : ses fonctions à l'Ecole Normale portaient son attention vers les petits gâs d'école, souvent si fragiles et si pâles ; il savait qu'en Europe existaient beaucoup d'oeuvres pour leur donner au temps des vacances le grand air, le grand soleil, la nourriture abondante, les distractions saines dont ils ont besoin pour devenir forts ; il se demandait : quand donc quelque chose de pareil se fera-t-il à Montréal ? Quand il eut vu les Grèves, il se dit : "J'ai trouvé : air pur, grands espaces, senteurs saines, beau fleuve, belle campagne, rien n'y manque. Nous y ferons une Colonie de vacances pour les enfants pauvres." Et sans tarder, l'été étant venu, il partit pour son domaine avec son frère et un ami, embaucha quelques ouvriers, fit bâtir une maison en planches, exécuta quelques travaux de nivellement, vint chercher à Montréal des orphelins sans asile qui passaient leurs vacances dans la rue et les emmena aux Grèves jusqu'aux approches de la rentrée. C'était en 1912. Si ce n'est la première colonie, c'en est au moins l'avant-garde. Mince avant-garde : Six pensionnaires. Il fallait les multiplier, pour cela trouver des ressources. Le coeur de l'abbé était grand, mais sa bourse étroite. Il réfléchit et chercha des concours.

La Providence vint à son aide et prit pour intermédiaire la *Commission des Ecoles Catholiques de Montréal* laquelle, informée de l'initiative et des projets généreux de l'abbé Desrosiers, lui offrit une subvention. Ce concours de la Commission Scolaire à l'oeuvre de vacances lui a toujours été maintenu depuis. Il fut combattu par plusieurs, mais la sympathie active de Monseigneur Roy, président, et de l'honorable juge Lafontaine — pour ne citer que ces deux-là — a conquis aujourd'hui à la Colonie des Grèves l'unanimité des suffrages au sein de la Commission. La première année, la Commission vota sept cents piastres ; en retour, l'abbé permit de recevoir au Cap de la Victoire soixante-quinze enfants de ses écoles, choisis et recommandés par les principaux, et de leur assurer, pendant vingt jours, le gîte, la pension, la surveillance, les jeux. Des enfants pauvres qui fréquentaient d'autres écoles que celles de la Commission eurent vent du projet et réclamèrent une place : le principal se fit mal

refuser, surtout aux malheureux : des amis charitables don-
nèrent quelques piastres pour ce supplément de dépenses. Il
se trouva aussi des familles aisées, sinon bien riches, qui
passant l'été en ville, faute de loisirs ou de moyens, se sou-
ciaient peu d'y retenir des bambins remuants et chétifs : quelle
aubaine que la colonie ! on sait que les enfants y seront bien
traités, bien nourris, bien surveillés, qu'ils en reviendront
engraissés et contents : pendant ce temps, le père vaquera à
ses affaires, la mère aux soins de sa santé et tous deux dor-
miront sur les deux oreilles... "Mais Monsieur Desrosiers
n'accepte que les enfants pauvres. — Il fera bien une excep-
tion. Nous paierons les dépenses de notre petit bonhomme et
nous ajouterons un surplus. La Colonie ne doit pas être bien
riche et ne dédaignera pas ce supplément de revenus." Le
raisonnement se trouve exact. C'est ainsi qu'aux vacances
1913, quatre-vingt-dix pensionnaires se succédèrent chez l'abbé
Desrosiers.

On avait construit pour les recevoir une autre maison
et quelques cabanes. La maison neuve — ce fut son nom
bien qu'elle fût en réalité une vieille maison acquise d'un
voisin et déplacée de plusieurs arpents — servit de dortoir.
L'ancienne abrita la chapelle, le réfectoire et la cuisine, et
on logea dans les cabanes la dépense, la boutique et le ma-
gasin (outils et jeux). Il y avait place, en se serrant, pour
trente enfants et les surveillants. On dut, pour en héberger
quatre-vingt-dix, partager les vacances en trois périodes, ou-
vrir le trente juin et fermer le trois septembre. On reçut
ainsi trois équipes de trente colons, chacune pendant vingt
jours, et il resta entre deux équipes successives une bonne
demi-journée de repos.

L'abbé Desrosiers, promu dans l'année principal de
l'Ecole Normale et obligé par ses fonctions de partager ses
vacances entre l'Ecole et la Colonie, trouva pour le suppléer
et l'assister dans le soin de ses petits hôtes de précieux auxi-
liaires : son frère, ecclésiastique, des séminaristes de première
année du Séminaire de Théologie de Montréal, un jeune pro-
fesseur de l'école Saint-Charles. Ils ne connurent guère le
repos pendant les vacances cette année-là, et ils durent faire

face à des situations difficiles: quand ils arrivèrent le premier jour, avec trente colons, la maison qu'on devait utiliser comme dortoir était encore en construction, et la barge qui apportait de Montréal les lits, les provisions et la vaisselle se trouvait sur le fleuve, entre Boucherville et Varennes: elle aborda aux Grèves le lendemain soir après neuf heures. Leur ingéniosité suffit à tout et leur bonne humeur s'amusa follement de ces imprévus. Les belles vacances qu'ils passèrent et qu'ils firent passer!

Ce furent les temps héroïques de la colonie. On se levait à sept heures au chant des oiseaux. On courait au fleuve faire sa toilette. La cloche tintait: "Hâtez-vous, disait-elle, petits lambins. Vite à la chapelle pour prier le bon Dieu et Lui dire merci de la belle journée qu'il vous prépare." Il y a maintenant toujours un prêtre à la colonie, plus souvent deux ou trois, et les colons entendent la messe chaque jour. On y pratique la suralimentation sous toutes ses formes, des âmes comme des corps. En ce temps-là, il ne venait un prêtre que la moitié du temps: on se contentait en son absence d'une prière un peu plus longue et d'une petite méditation. La part servie à l'âme, on songeait au corps: le temps de transformer la chapelle en salle à manger, de tirer devant l'autel une cloison mobile, de déplacer les bancs, de dresser les tables, de servir: c'est de déjeuner! Nul ne se fait prier; chacun est devant son assiette; l'air frais aiguise les appétits: on est libre d'en redemander et on en use: soupières remplies jusqu'au bord de riz ou de gust'o, pots de lait ou de chocolat, se vident, se remplissent et se vident encore. Enfin les estomacs s'apaisent.

Après déjeuner, les corvées: n'y a-t-il pas la vaisselle à laver, les patates à éplucher, les lits à faire, les planchers à balayer, le bois à ramasser et à casser? et qui s'en chargerait, sinon les petits colons? Il est bon qu'ils se rendent compte de la peine qu'on se donne pour eux et qu'ils en prennent leur part; puis les habitudes d'ordre, de propreté, de travail, de complaisance font partie de l'éducation, et on entend aux Grèves faire oeuvre éducatrice. Plusieurs voudraient se mettre à jouer et se font un peu tirer l'oreille; finalement, chacun

se rend à son poste et l'ouvrage s'achève. Alors, en avant les jeux : la balle et la crosse, les fers et les billes, les fours dans le sable, les poursuites joyeuses.

A dix heures, pas avant, à cause de la digestion, on peut descendre au fleuve : il coule en bas de la maison ; une courte pente mène à la grève ; la plage est sûre et il faut aller loin pour en avoir à la ceinture ; une ligne de piquets qu'on interdit sévèrement de franchir marque l'endroit où l'eau devient profonde. Comment s'ennuyer au bord de l'eau : on quitte bas et souliers, on se retrousse au-dessus du genou, on patouille, on s'éclabousse, on pourchasse le menu fretin dans les herbes, les *ménés* (minnows), on lance des radeaux, on prend d'assaut les chaloupes, on s'exerce à ramer. A onze heures, la baignade : quelles délices ! Une demi-heure de gymnastique pour la réaction. Puis dîner : les mâchoires travaillent ferme.

Après dîner, repos, pendant qu'un groupe lave la vaisselle. Autour d'un beau pin qui surplombe le fleuve, on a bâti une large plate-forme garnie de bancs tout alentour. Cela s'appelle le "*kiosque*"; la vue y est belle ; l'air toujours frais ; on aime à s'y réunir : qu'il a entendu de belles histoires et re sonné de gaies chansons :

*Vivent les Grèves, et crions-le haut'ment
En envoyant prom'ner ceux qui n'sont pas contents.*

Refrain simple, sinon de haut goût !

Vers deux heures, généralement plus tôt, la cloche sonne, et tous se mettent en route, les uns pour le champ de baseball où se jouent de rudes parties, les autres pour le bois d'où l'on rapporte, suivant le mois, framboises, bluets, mûres ou cerises. On revient pour quatre heures et on retourne à l'eau. Second bain et jeux divers jusqu'au souper.

Après un jour si bien rempli, pensez-vous qu'on soit pressé de trouver son lit et de faire son somme ? L'été, les soirées sont longues et c'est si bon, après une journée chaude, de s'attarder sur le kiosque, tandis que l'ombre descend, que souffle une brise fraîche, d'écouter encore des histoires, de chanter encore des chansons, auxquelles font écho de loin

d'autres groupes montés dans les chaloupes et sillonnant l'eau calme.

Mais à huit heures et demie, au plus tard neuf heures moins le quart, il faut dire la prière; on ajoute un bout de chapelet; le directeur passe en revue la journée, adresse des encouragements, des recommandations, parfois de doux reproches et des exhortations à mieux faire. Un dernier refrain au pied d'une grande croix de bois sur la route du dortoir; bonsoir à tous; quelques invocations; un aigne de croix; et dans cinq minutes, tout sera silencieux et tranquille; dans le pauvre dortoir ne veilleront plus que les grands frères en soutane noire, le chapelet à la main, amortissant leurs pas, faisant le tour des lits pour s'assurer, à la lueur vacillante d'un fanal, que les petits colons dorment et qu'ils sont heureux.

Parfois cependant, deux fois, trois fois peut-être pendant le séjour d'une même équipe, la veillée se prolonge: on attend qu'il fasse bien noir, on allume sur la grève un immense bûcher construit pendant le jour. C'est l'heure où traînant derrière lui de puissantes houles et brillamment illuminé, le Montréal passe, allant à Québec: il dirige un instant vers la colonie son projecteur et fait résonner la sirène: alors quelle joie! quels cris! quels souvenirs pour plus tard!

Ainsi se passe dans l'allégresse (bis)

La vie des gens, gens, gens, des gens des Grèves! (bis)

Tant de bonheur fit des envieux et au retour des vacances, des mères allèrent trouver les directeurs d'école et demandèrent si ce ne serait pas bientôt le tour de leur enfant.

En 1914, aux bâtiments existants s'ajouta un dortoir: quatre cloisons en planches surmontées d'un toit. Un prêtre de la ville vint passer trois semaines avec une douzaine d'enfants pauvres de sa paroisse. Il y eut encore trois équipes distinctes et les Grèves virent passer au moins cent vingt colons.

L'année dernière (1915), ils furent cent quarante-deux. La Commission Scolaire satisfaite des résultats obtenus et voulant en faire bénéficier un plus grand nombre d'enfants

éleva à mille piastres sa subvention des années précédentes et envoya cent écoliers. La Ville de Montréal donna \$250 à charge d'accueillir quelques petits pauvres, et on admit encore quelques enfants de familles payant pleine ou demi-pension : on en refusa faute d'espace. Il n'y eut que deux équipes : la première du 3 au 26 juillet, la seconde du 30 juillet au 20 août. On put ainsi clore la saison dès que les nuits deviennent trop fraîches et les jours trop courts, et se garder ont : deux équipes le temps de faire un grand ménage. On acheta une tente-réfectoire capable d'abriter quatre vingt dix convives. Mais la grosse affaire de l'année aura été la chapelle, une haute et large chapelle où le bon Dieu réside du premier au dernier jour de la colonie et dont le clocheton, encore à bâtir, se fera saluer de loin par les navigateurs. Il fallait cette chapelle pour donner à l'oeuvre son entière signification, mais bien que des ouvriers de bonne volonté aient fourni gratuitement leur travail, que les gens d'alentour aient donné des matériaux, les dépenses ont été lourdes, et ne sont pas intégralement soldées. On s'est interdit de rien prélever sur le budget ordinaire de la colonie ; on a quêté, fait des séances, un concert, une raffle, et la chapelle est debout.

Cette année (1916), quels seront les projets ? On veut deux cents enfants. On a de quoi les nourrir mais pas de quoi les loger. Il faudrait bâtir deux dortoirs. Ce serait bien modeste, tout en planches, et les devis les mieux étudiés en portent le coût à huit cents piastres. Il s'agit de faire des hommes : pourra-t-on trouver huit cents piastres ?

III. L'ORGANISATION D'UNE COLONIE.

Choix des enfants.

Pour faire une colonie de vacances, il faut d'abord *des enfants*. Ça ne manque pas, Dieu merci, et il n'y a que l'embarras du choix : justement, *lesquels choisir ?* La colonie de vacances est une *oeuvre de "renforcement"* physique et moral : il faut donc choisir pour la colonie des enfants qui aient besoin de "*profiter*" et qui soient susceptibles de profiter, ou mieux les enfants qui ont *le plus* besoin de profiter et qui sont le plus susceptibles de profiter, au double point de vue physique et moral. D'autre part, comme il s'agit d'un groupe et qu'il faut préférer à l'intérêt d'un seul l'intérêt de plusieurs, on n'admettra personne qui puisse être pour d'autres un danger ou un embarras.

Exclure donc sans pitié, quel que soit l'intérêt qu'ils inspirent, les enfants malades ou trop délicats, dont la santé réclamerait des soins spéciaux ou des précautions excessives, qui ne pourraient suivre habituellement l'ordre commun de la colonie ou risqueraient de transmettre des affections gênantes : gale, pous, vermine. A plus forte raison, ceux dont la moralité serait douteuse, le langage ou la conduite scandaleux ou seulement propres à inspirer de sérieux soupçons. La responsabilité dont on se charge vis à vis des enfants et des familles dès qu'on entreprend d'en rassembler plusieurs dans les conditions de liberté même surveillée qu'entraînent les vacances et la vie au grand air réclame de ce côté beaucoup de vigilance et de sévérité.

On exigera pour l'admission un *double certificat*, l'un de santé physique donné par le médecin, l'autre de *santé morale* signé par le directeur d'école ou par le curé. La veille du départ de chaque équipe pour les Grèves, les colons qui la composent sont soumis à un *examen médical*, attentif bien que rapide, dans le double but d'écarter les enfants trop délicats, atteints d'une affection de la peau ou hospi-

taliers aux petits parasites, du moins jusqu'à guérison complète, et de signaler pour d'autres aux directeurs de la colonie les points faibles de l'organisme, les précautions à prendre, les imprudences à éviter. On confectionne pour chaque enfant une *fiche médicale* sur laquelle on consigne avec les observations particulières du médecin, son poids, le jour du départ et le jour du retour: la différence établira avec précision les bénéfices du séjour à la colonie.

Avec le laisser-passer du médecin, le candidat à la colonie doit présenter, pour être admis, une recommandation du directeur de son école ou du curé de sa paroisse, à moins qu'il ait fourni par ailleurs des garanties sérieuses de moralité.

Cette double exigence élimine les indésirables; mais comme un très grand nombre y peuvent satisfaire et que la colonie ne peut recevoir qu'un très petit nombre, reste à déterminer dans la masse des acceptables ceux *qui seront acceptés*. Plusieurs répondent: les plus pauvres. D'autres: les plus débiles. D'autres: les plus méritants: les plus travailleurs ou les plus sages. Nous répondrons: ceux qui sauront tirer le plus grand bénéfice du traitement physique et moral qu'on subit à la colonie, ce qui suppose tout à la fois pauvreté, débilité, application, intelligence; mais ni la pauvreté toute seule, ni l'application seule ne doivent motiver le choix.

On peut même soutenir que les plus pauvres doivent plutôt être écartés, mais cela doit s'entendre de la pauvreté *extrême*, des *miséreux* vivant habituellement d'aumônes, cette pauvreté-là s'accompagnant presque toujours de tares physiques et morales, et les enfants de cette classe ne pouvant pas, généralement parlant, être mêlés à d'autres sans inconvénients multiples. D'ailleurs, le profit qu'ils pourraient retirer de leur séjour à la Colonie serait vite annulé par les influences sous lesquelles ils retombent. C'est pénible à dire, mais ces pauvres-là découragent ceux qui entreprennent de les relever, et tout ce qu'on peut faire pour eux, semble-t-il, c'est de les empêcher de mourir de faim.

La classe vraiment intéressante, que parfois la charité

délaisse pour ceux qu'on vient de dire et qui constitue la *clientèle de choix* des colonies de vacances, est celle des pauvres qui ne demandent et ne reçoivent rien, sinon dans une épreuve momentanée, qui sont humiliés de demander ou de recevoir. A l'ordinaire, ils vivent par leurs propres moyens, mais à force de se priver et d'économiser sur tout. C'est le cas de beaucoup de familles dont le père gagne petit salaire, la mère a petite santé et où les enfants sont nombreux. Pour se suffire, ils rognent sur le nécessaire et se retranchent des choses que la charité accorde à ses habitués; ils vivent souvent plus misérablement que ceux qui mendient, lesquels, vivant de l'argent des autres, désapprennent le prix des choses et la science de ménager. Ceux-là ont besoin qu'on les aide; ils le méritent: laissés à eux-mêmes, ils n'arriveront qu'à vivoter, procréeront des êtres malingres, finiront par s'aigrir et se décourager; assistés avec discrétion, ils sauraient se faire de meilleures conditions de vie, et leurs pauvres foyers où l'existence est précaire deviendraient pour la race des réserves précieuses de vigueur. La difficulté est de leur faire accepter du secours: ils ne veulent pas d'aumônes: sous quelle forme le leur présenter ?

Offrez-leur un séjour à la campagne, à l'époque des vacances, pour l'enfant qui grandit, ou mieux, faites-le offrir par le directeur de l'école ou le curé de la paroisse comme une récompense à l'enfant pour son assiduité ou son labeur: "L'année a été bonne; le petit s'est forcé; il est pâlot. Le grand air lui donnera des couleurs. On en prendra bien soin là-bas. La zmanan se reposera aussi pendant ce temps-là. Elle en a besoin." On sera content, flatté même; on acceptera sans hésitation. Ce jour-là, il y aura du bonheur plein la maison et de la reconnaissance plein les coeurs. Ça aura coûté *au plus dix piastres*. Quand donc saura-t-on comprendre que dix piastres dépensées en une fois pour donner à l'enfant d'un brave travailleur de l'air et du soleil sont une charité plus urgente, plus efficace et moins coûteuse en définitive, que tout l'argent, versé par petites sommes, semaine par semaine, pendant tout un hiver, pour

payer nourriture, logement et chauffage, à telle famille incurable de paresseux, d'ivrognes ou d'imprévoyants ?

La presque totalité des petits colons des Grèves est recrutée parmi cette classe de travailleurs si méritante, si sympathique et si peu atteinte par les oeuvres charitables existantes. Les principaux des écoles qui, d'après les conventions conclues avec la Commission Scolaire, présentent aux directeurs de la colonie les heureux privilégiés dont la Commission paie la pension aux Grèves, c'est à dire les deux tiers de la colonie, lui donnent avec beaucoup de sagesse la préférence, et c'est aux mêmes milieux qu'on demande la majorité de l'autre tiers, c'est à dire les enfants admis à bénéficier de la subvention de la ville ou des dons privés d'amis ou de bienfaiteurs.

Reste une *petite minorité de pensionnaires payants*. La question s'est posée de les exclure; on l'a résolue négativement pour plusieurs raisons. Ces pensions, bien que modestes, aident la colonie à vivre; les familles qui confient dans ces conditions leurs enfants à la colonie subissent la pression d'une nécessité morale qui mérite la sympathie, au moins autant que la nécessité matérielle; enfin, pourvu qu'on évite absolument toute distinction entre ceux dont les familles paient la pension entière et les autres, et à cette condition seulement, c'est une oeuvre excellente d'éducation: ces pensionnaires apportent à la colonie une note de distinction, un élément de politesse et de bonnes manières, et leurs compagnons donnent en retour à ces petits bonshommes, parfois quelque peu fiers ou douillettés, des leçons pratiques de modestie, d'énergie, d'entraide, de celles que la vie saurait bien un jour leur donner, mais trop tard peut-être et à gros prix.

Il faut se préoccuper *de l'âge*: le meilleur âge pour les premiers colons, c'est de neuf à douze ou treize ans, temps de croissance physique et morale, où les bonnes influences sont plus sûrement accueillies et obtiennent de meilleurs effets. Plus jeunes, ils sont trop bébés, réclament trop de soins, sont trop fragiles: pourtant dans le cas de frères, on peut laisser venir un petit avec un ou deux plus grands, qui sauront le distraire et veiller sur lui. Passé treize ans, les bambins se

croient hommes, deviennent indépendants et entreprenants, difficiles à manier, laissent poindre des inclinations nouvelles qu'il faut spécialement surveiller. Si l'on peut, grâce à un emplacement assez vaste et à des collaborateurs nombreux, établir dans une colonie plusieurs groupes entièrement distincts, il sera bon d'en faire un, pas trop nombreux, à part, pour ces *grands* de quatorze et quinze ans, mais on ne saurait sans graves inconvénients les mêler à des enfants plus jeunes.

Les spécialistes des colonies de vacances sont unanimes à condamner les colonies trop nombreuses : quarante est un nombre *maximum* qu'il ne faut pas dépasser et il conviendrait de descendre à trente-cinq, à trente, à vingt-cinq. Le régime qui convient à l'enfant en vacances n'est pas le régime militaire, ni le régime scolaire, mais le régime *familial* ; or le régime familial est impossible avec un plus grand nombre d'enfants qui demanderait trop de réglementations et de contraintes. Il s'agit avant tout d'une influence à exercer : l'influence ne peut être profonde que si elle n'est pas éparpillée. Quand on a des enfants sous la main pour seulement trois semaines, qu'il faut arriver à les connaître individuellement, à pénétrer le caractère et les tendances de chacun, à gagner sa confiance, agir sur lui, contrarier ses défauts, développer les ressources de sa nature, le succès ne peut aller qu'à celui qui restreint ses ambitions et limite sa clientèle. Avec un petit nombre, on a facilement tout son monde dans la main et sous les yeux ; on sait ce qui se passe ; on peut sans danger laisser beaucoup de liberté ; on entretient la vie, on insuffle un esprit.

Est-ce qu'on méconnaît ces bienfaits aux Grèves, puisqu'on y a reçu simultanément soixante-quinze enfants et qu'on rêve d'en avoir bientôt une centaine ? Non, car ils seront divisés en *trois groupes*, ayant chacun sa vie distincte et indépendante, son directeur et ses surveillants, son dortoir, son terrain de jeux. Il n'y aura de commun que l'administration générale, le budget, la chapelle et les exercices religieux du matin et du soir, la cuisine et les repas. C'est à la fois moins de frais et plus de profit : moins de frais, car

l'unité de budget et de cuisine réduit la dépense par tête; plus de profit, car la constitution de groupes distincts, au sein d'une colonie nombreuse, permet de faire des colonies homogènes, d'âge égal, et d'obtenir ainsi le maximum de vie et d'influence et provoque entre les groupes voisins une émulation saine et féconde. Rien n'empêche au surplus de réunir les groupes pour une fête commune ou un concours de jeu qui seront tout de suite des événements.

IV. L'ORGANISATION D'UNE COLONIE (suite)

Emplacement et locaux. Budget. Surveillants.

Les petits colons veulent qu'on les amuse, qu'on les loge, qu'on les nourrisse et qu'on les garde. Il faut pour cela du terrain et des locaux, de l'argent, des maîtres.

1. Emplacement et locaux. L'emplacement convenable pour une colonie, c'est tout endroit ensoleillé, aéré, sec, qui se prête aux ébats d'enfants inventifs et turbulents, donc spacieux, nivelé, du moins en partie, pour le baseball et la crosse, si possible isolé, pour éviter les difficultés toujours à craindre avec des voisins nombreux et proches, à proximité de bois pour les pics-nics et les excursions, et d'eau : lac, ruisseau ou fleuve : le bain, le patouillage et le canotage étant des éléments précieux de thérapeutique et des sources intarissables de distraction. Mais où il y a de l'eau, il y a du danger : aux autorités responsables d'y parer : s'assurer par un examen minutieux que la grève présente une sécurité parfaite ; s'il y a des trous, les boucher ou les entourer d'un barrage ; enfoncer des piquets plusieurs pieds avant l'eau profonde, à l'endroit où un enfant de taille moyenne en aurait aux aisselles, et défendre sévèrement qu'on les dépasse, même et surtout aux nageurs ou à ceux qui se donnent pour tels ; défendre qu'on aille à l'eau s'il ne s'y trouve un surveillant, qu'on détache les chaloupes sans permission, qu'on se lève ou qu'on change de place dans les chaloupes, qu'on s'aventure loin de la rive sans un maître à bord. Un accident est si vite arrivé, et en colonie, ce serait si triste !

D'autre part, malgré tous les avantages d'un désert au point de vue liberté et ébats, il faut songer à la question communications et approvisionnements. Les entrepreneurs de colonies ne sont pas riches et le chapitre transports est un gros *item* du budget. Si les ressources sont minces, comme c'est le cas ordinaire, on ne se logera pas trop loin : toute économie sur le prix du ticket de char se trouve multipliée

par le nombre de colons. On s'installera à peu de distance d'un arrêt de chemin de fer ou de bateau. Pour peu que la colonie soit nombreuse, on traîne après soi bien des marchandises, on en fait venir à tout instant, et ce serait une grosse complication s'il fallait aller les chercher bien loin. Des imprévus peuvent se produire et se produisent: les fournis-seurs, boulanger ou boucher, n'ont pas fait leurs envois à temps, ou la commande n'a pas tenu compte de l'élargisse-ment progressif des appétits: la dépense est vide et le jeûne étant interdit aux petits colons, il faut se ravitailler sans retard. Un malaise inquiétant, un accident peuvent sur-venir: il faut aller vite au médecin. Donc, nécessité d'avoir, pas bien loin, un centre, ou le moyen facile de s'y rendre.

Ne pas négliger de solliciter des compagnies de trans-port en faveur de la colonie des réductions de tarif que la sympathie pour une bonne oeuvre et peut-être aussi le souci de l'intérêt bien compris les engagent à accorder.

A tous ces points de vue, les Grèves réalisent, ou peu s'en faut, l'idéal. Tout s'y trouve: chaud soleil, bon air, beau fleuve, plage sûre, large espace, grands bois. Pas de voisins, ou très loin. Communications faciles: avec Lanoraie par le fleuve qu'un bon rameur a vite traversé; avec Sorel par la route: six milles, avec un cheval, c'est bientôt franchi; avec Montréal et Sorel par le chemin de fer: Montréal, Québec et Comtés du Sud, qui passe deux fois par jour, matin et soir, dans chaque direction, traverse la propriété et veut bien s'arrêter tout exprès, à demande, juste au milieu, à cinq minutes du centre de la colonie. Cette situation privilégiée nous vaut de temps en temps de la visite. Les parents aiment l'été un tour de campagne et il leur tarde de contempler de leurs yeux ce lieu enchanteur dont les enfants disent tant de merveilles. La Compagnie veut bien réduire ses taux de passage, d'environ soixante-quinze pour cent, en faveur des enfants et de leurs maîtres. Les direc-teurs de la colonie lui sont reconnaissants d'une faveur accor-dée avec un empressement et une bonne grâce qui en doublent le prix. Mais elle ne saurait étendre ses largesses aux fa-milles. Papas et mamans, quand ils viennent, doivent payer

le plein prix: deux piastres ou presque, aller et retour. Il n'y en a guère qui puissent s'offrir ce luxe sans folie. Faut-il dire qu'à la colonie, où l'on n'est guère en mesure de les bien traiter, on ne tient pas à les voir venir souvent, ni en grand nombre. Il en vient quelques-uns chaque dimanche, des parents de pensionnaires payants. Avec quel empressement, ce jour-là, les colons se portent au devant des gros chars, et quels transports quand apparaissent les visiteurs ! Hélas, les heureux sont rares. L'énormité de la dépense a fait reculer au dernier moment plus d'un papa, d'une maman, qu'on attendait, et quand c'est bien sûr qu'ils n'y sont pas, des coeurs éclatent et des yeux se mouillent. Heureusement qu'à la colonie tout sèche vite, la pluie et les pleurs.

Il y a encore du terrain vacant aux Grèves: le domaine primitif s'est accru et les promoteurs de la colonie disposent d'une vingtaine d'arpents en largeur sur le fleuve, sur autant ou plus de profondeur: en tout, quatre à cinq cents arpents carrés. On serait heureux d'y voir s'installer des colonies nouvelles dues à l'initiative d'un curé de paroisse ouvrière, ou d'un directeur d'institution charitable, et de faciliter de toutes manières des fondations nouvelles: qui va se présenter ?

Ceux qui voudraient être plus chez eux pourraient chercher le long du Saint-Laurent et de l'Ottawa: il doit s'y trouver encore des terrains à vendre à des prix abordables. Qu'ils visitent le Nord: les lacs y sont nombreux: il y reste des îles et des pointes pittoresques. C'est loin, mais si sain et si beau. Un ami des Grèves de retour d'une excursion au Nomingue, l'été dernier, avait été frappé de la quantité considérable de framboises sauvages qui mûrissent dans ces régions désertes et se perdent parce que personne n'est là pour les ramasser. Il se demandait si une colonie qui s'en irait là-bas, y dresserait des tentes facilement transportables, entraînerait avec elle un bon cuisinier et de grands chaudrons, n'arriverait pas à payer toutes ses dépenses par les bénéfices qu'elle se ferait en consacrant chaque jour quelques heures à la cueillette des framboises qui seraient converties sur place en confitures et vendues aux épiciers à des prix avantageux. L'idée n'est pas mauvaise: qui la recueillera ?

Le terrain trouvé, surgit la question logement. C'est la grosse affaire. Encore ne faut-il rien exagérer. On peut faire une colonie avec vingt-cinq colons. Il serait même sage de ne pas commencer avec davantage. Est-ce si difficile de loger vingt-cinq enfants ? Le plus important, c'est le dortoir. Une construction en planches, quinze pieds par soixante, fera très bien l'affaire. Au prix où sont les choses, on ne l'a pas à moins de deux cents piastres, encore faut-il renoncer aux fenêtres. Des tentes coûteraient moins cher, mais les colons sont pour l'ordinaire enfants malingres et délicats, et la colonie habite au bord de l'eau où les nuits sont fraîches : dans ces conditions, coucher sous la tente ne serait-il pas imprudent ?

Les lits à conseiller sont les lits de camp, du modèle le plus simple, qui, pris en quantité, ne reviennent guère à plus d'une piastre pièce. Les enfants les préfèrent : ils y goûtent l'illusion de camper. Ces lits tiennent peu de place et se transportent facilement. On s'y passe de matelas et de paillasses. En toute hypothèse, les matelas sont à proscrire : ils ont l'inconvénient de coûter cher, de se mouiller, de se tacher, de pourrir et d'obliger qu'on les refasse à neuf tous les quatre ans. Les paillasses seraient bien préférables.

Il faut une cuisine et un réfectoire, mais quand on n'est qu'une trentaine un poêle suffit pour la cuisine ; quant au réfectoire, avec quelques piquets et quelques planches, on a les tables et les bancs : pas besoin de plancher ni de murs ; un toit supporté par des pieux peut suffire. Aux Grèves, prévoyant dans un avenir prochain cent convives, on a fait l'acquisition d'un fourneau, bâti en bonnes planches une large cuisine et acheté pour soixante-dix piastres une grande tente-réfectoire.

Pour une colonie qui commence et qui n'est pas riche, on se contentera d'un dortoir et d'un réfectoire quitte à les transformer chaque jour pendant quelques heures en chapelle et les jours de pluie en salle de jeu.

Avec le temps, on se donnera une maison centrale, c'est à dire un endroit couvert où tiendront à l'aise tous les colons, où l'on se groupera pour les prières, la messe, les entretiens

familiers du directeur avec les colons, où l'on s'abritera s'il pleut, où l'on organisera des séances, où l'on ira faire des lettres ou lire de beaux livres.

Le rêve serait une vraie chapelle où il serait possible de garder le bon Dieu : quelle bénédiction, quel serment de vie que la perpétuelle présence à la colonie d'un pareil ami ! Aux Grèves, on a ce bonheur depuis l'an passé. On l'a désiré et préparé pendant trois ans. Il fallait bâtir un local convenable. Aujourd'hui se dresse, face au fleuve, une jolie chapelle de style ogival où il y a place pour cinq cents personnes. En attendant qu'il se constitue aux alentours assez de colonies pour la remplir, elle accueille chaque dimanche, l'été, les gens du voisinage éloignés de six et neuf milles de leur église paroissiale, bien aises de trouver pour une fois la messe à leur porte.

L'installation la plus rudimentaire coûte toujours gros de tracas et d'écus. On pourrait, à l'exemple de beaucoup de colonies en France, louer, pour quelques semaines, une maison d'école ou un simple hangar. Il y en a un peu partout qui ne font rien ou pas grand chose, en juillet et en août. On paierait au besoin un léger droit de location. Avec un peu d'ingéniosité, on aurait vite fait d'y organiser les différents services de la colonie. Ce serait une fameuse simplification.

2. Ressources pécuniaires. La colonie — c'est son grand ou son seul défaut — coûte cher. Il faut distinguer deux sortes de dépenses : celles qu'on peut appeler de *première installation* et celles d'*entretien*.

Les premières comprennent le terrain, les travaux d'appropriation à exécuter, les constructions à faire, les lits et la literie, la batterie de cuisine et la vaisselle, un assortiment d'outils et des jeux : ça monte vite à plusieurs cents piastres. Passez plutôt en revue chaque chapitre ; supputez pour chacun le chiffre de dépenses probable, en tenant compte du nombre d'enfants à recevoir, et faites l'addition.

Le système des lits de camp dispense d'acheter et d'entretenir matelas et paillasses : il faut quand même drap, oreiller, dessus d'oreiller et couvertures ; au moins deux cou-

vertures, et deux bonnes : ce n'est pas trop pour des enfants délicats, dans un dortoir de planches, en pleine campagne, par certaines nuits fraîches, en août, même en juillet. Faut-il laisser aux familles le soin de fournir la literie ? Non, si les ressources permettent de s'en passer, vu la condition du plus grand nombre. Plusieurs ne le peuvent absolument pas : elles trouvent déjà bien longue la liste d'objets à fournir. On pourrait, il est vrai, consentir des dispenses en faveur des plus pauvres et donner, à ceux-là, la literie indispensable ? Mais voudront-ils avouer leur pauvreté ? Il en est — plus qu'on pense — qui, plutôt que de s'y résoudre, déclinent sous un prétexte poli l'offre de la colonie pour leurs enfants ; ainsi, par point d'honneur, certains des plus nécessiteux et des plus méritants se trouveraient écartés. S'ils essaient de fournir ce qu'on leur demande, les pauvres gens n'auront souvent qu'un matériel insuffisant, de pauvres couvertes usées, trouées, parfois malpropres, qui leur manqueront peut-être beaucoup chez eux et serviront peu à la colonie.

Pour la vaisselle, la porcelaine est à exclure : les enfants lavent eux-mêmes plats et assiettes : la porcelaine, c'est trop casuel ; la vaisselle de métal est seule pratique, car elle résiste mieux : chaque année cependant, bien des pièces se détériorent, d'autres s'égarent, et il y en a toujours beaucoup à remplacer.

Les dépenses d'entretien représentent la nourriture, le voyage, les transports, les réparations, quelques journées d'hommes — pour les gros travaux — et le salaire d'un cuisinier.

Un cuisinier compétent, propre, ménager, qu'on paie, c'est une bonne économie. N'a-t-il pas vite fait de rembourser ses gages pour peu qu'il sache conserver les provisions, utiliser les restes, préparer à peu de frais une nourriture saine, variée, appétissante, ce qui est le secret des cuisiniers de profession ? Un cuisinier improvisé, avec bonne volonté, mais petite expérience, qui se donne sans salaire, finit par coûter très cher, car inévitablement il gaspille.

En colonie de vacances, les dépenses de nourriture sont nécessairement élevées et cela pour deux raisons : d'abord la

difficulté des approvisionnements en rase campagne: il faut faire venir de la ville une bonne partie des provisions et le prix du transport s'ajoute au prix ordinaire des marchandises; pour le reste, on dépend des gens du voisinage qui s'imaginent facilement qu'une colonie de vacances subventionnée par la Commission Scolaire de Montréal doit s'exploiter comme une corporation ou un département public, et font leurs prix en conséquence: il faut se tenir constamment en garde et souvent se résoudre à subir leurs exigences. Mais surtout, la colonie étant une oeuvre de réfection physique, composée en grande partie d'enfants malingres, qui ont souffert fréquemment d'une nutrition insuffisante, il faut leur servir une nourriture plus riche, dès lors plus dispendieuse, que celle dont pourraient se contenter des enfants plus vigoureux, et la leur donner à *discrétion*; or c'est un perpétuel sujet d'étonnement combien vite et combien large se dilatent, au grand air, ces petits estomacs !

Les directeurs, surveillants et autres employés de la colonie se donnent par pur dévouement, sans toucher, sous aucune forme, aucun salaire. Il convient cependant de leur rembourser leurs dépenses de voyage et de leur fournir la pension gratuite. Si l'on tient au régime familial, si on veut une surveillance partout présente et nullement tracassière, il faut multiplier les surveillants et s'en donner un par dix, ou mieux par huit enfants. Pour une colonie d'une centaine, en trois groupes séparés, comme on en veut une aux Grèves aux vacances 1916, douze à quinze surveillants ne seront pas de trop. Ils remboursent au centuple en dévouement ce qu'ils coûtent à la colonie, mais quand on dresse un budget, il faut prévoir ce chapitre.

Si maintenant on récapitule et si on cherche à évaluer la dépense par tête et par semaine, — ne parlons pour l'instant que de la dépense d'entretien — on trouve qu'au début elle ne peut pas descendre au-dessous de trois piastres, le voyage n'étant pas compté. Les années suivantes, si on sait profiter de ses expériences, si la colonie devient un peu nombreuse, si plusieurs groupes font bourse et cuisine communes, elle pourra être réduite à deux piastres et demie, peut-être deux piastres et quart, jamais moins.

Comment y faire face ? La Colonie des Grèves y réussit, grâce au concours de la Commission Scolaire Catholique de Montréal qui fournit à elle seule les deux tiers des pensions, en exigeant seulement que les bénéficiaires soient recrutés dans ses écoles, dans des conditions déterminées par elle ; la ville de Montréal paie pour la moitié de l'autre tiers : les autres sont des enfants dont les familles ou des bien-faiteurs particuliers garantissent l'entretien. Des amis couvrent le déficit quand il s'en produit, ce qui n'est pas inouï.

Quant aux dépenses de première installation, à celles nécessitées par la construction ou l'accroissement des locaux et l'amélioration du matériel, on y subvient par des souscriptions privées, par l'organisation, chaque année, de quelque séance ou fête, représentation dramatique, concert ou euchre. L'oeuvre provoque la sympathie et ses appels à la charité ne sont jamais sans écho.

S'il plaisait à quelque curé ou vicaire de paroisse, directeur d'école ou d'institution, président de Saint-Vincent de Paul ou de mutualité, d'organiser une colonie, la question des ressources à trouver ne devrait pas l'arrêter longtemps. Comme il ne serait pas opportun de débiter avec plus de vingt ou vingt-cinq enfants, il suffirait, la première année, de deux à trois cents piastres pour frais d'installation et d'autant pour dépenses d'entretien, à condition qu'on se contente pour commencer du strict nécessaire. Une souscription parmi les notables de la paroisse et une séance ou un euchre à l'adresse du gros public fournirait les frais d'installation : si on sait bien expliquer ce qu'on veut faire et pour qui, on éveillera sûrement de substantielles sympathies. Pour les pensions, on s'adressera à la commission scolaire de la paroisse, à la fabrique, aux diverses sociétés charitables, et si les clients de la charité laissent quelques places vacantes, on admettra quelques pensionnaires payants. On en trouve pour peu qu'on se fasse connaître à tant de bonnes familles que l'approche des vacances jette dans l'embarras et qui se demandent pendant des semaines : qu'allons-nous faire de nos enfants ?

Faut-il demander quelque chose à toutes les familles, même à celles dont les enfants bénéficient des bourses de la Commission Scolaire ou d'autres souscripteurs ? Il y a bien

des raisons pour et contre. S'ils paient, disent les uns, ils se montrent exigeants et difficiles. S'ils ne paient rien, disent les autres, ils apprécieront peu le service rendu, car on n'estime que ce qui coûte. L'expérience prouve que les enfants les plus pauvres arrivent à la colonie avec plusieurs cinquante cents dans le fond de la poche d'où ils passent dans la bourse du premier vendeur de "candies" qu'on rencontre. Comme on ne les laisse pas manquer de douceurs à la colonie, il serait opportun de recommander aux familles de ne pas donner d'argent de poche, et de leur imposer en retour de payer le ticket de char, sauf à faire des exceptions en faveur des très pauvres. Naturellement on réduirait d'autant le montant de la pension par enfant réclamé aux bienfaiteurs et on pourrait dès lors faire profiter de la même subvention un plus grand nombre de petits pauvres.

Il est important qu'on ne fasse à la colonie aucune différence entre les enfants et que tous — quelle que soit la somme fournie par les parents : pension entière, demi-pension, quart de pension ou zéro — soient traités de la même manière. Ce sera pour un grand nombre une excellente leçon.

3. Surveillants. Pour assurer aux petits colons le plein profit de leur séjour, il faut leur donner de grands frères pour veiller sur eux du matin au soir et du soir au matin, les accompagner partout, les diriger ou les reprendre, enfin remplir auprès d'eux le rôle de Providence. Les enfants doivent être très libres et pourtant jamais seuls, libres de descendre sur la grève, de monter dans les chaloupes, de jouer autour de la maison, d'excursionner sous bois, mais toujours, soit sur la grève, soit dans les chaloupes, soit autour de la maison, soit sous bois, il faut qu'ils soient dans le rayon visuel d'un surveillant, en compagnie d'un grand ami. Surveillants, amis, il les faut nombreux, jeunes, actifs, dévoués, éclairés, sûrs, unis entre eux. Où les prendre ? Aux Grèves, on en a tant qu'on en veut de cette qualité qui se donnent sans autre rétribution que la pension. C'est le séminaire de Théologie de Montréal qui les fournit.

Tout au début de l'oeuvre, voilà quatre ans, des séminaristes entendirent parler par des amis communs de l'initiative de l'abbé Desrosiers en faveur d'éco-

liers pauvres; devinant qu'il devait avoir besoin d'auxiliaires, ils lui offrirent leur concours, qui fut accepté avec reconnaissance. Les vacances terminées, ils parlèrent à leurs confrères du séminaire de l'emploi qu'ils en avaient fait. Aussi l'année suivante, quand l'oeuvre s'étant développée il fallut de nouveaux dévouements, on n'eut que l'embarras du choix.

L'oeuvre est toujours populaire au Séminaire de Théologie. Les "Directeurs des Grèves" se recrutent entre eux; il importe pour maintenir entre tous l'entente, la confiance, l'intimité, que personne ne leur impose personne. Il est pourtant utile que le choix soit dirigé par quelqu'un de plus d'autorité et de plus d'expérience. Un professeur de la maison qui connaît et aime les Grèves pour y avoir fait plusieurs séjours conclut seul, au nom de la colonie, les engagements définitifs. Pendant l'année, surtout pendant les mois qui précèdent les vacances, il réunit à part, tous les quinze jours, le soir des congés, les futurs directeurs; dans des causeries familières, on précise les buts à poursuivre ensemble, on discute les règlements, on s'instruit des qualités nécessaires en utiles aux éducateurs, on élabore l'unité de vues, on se fait une âme commune: l'âme de la future colonie. Les fondateurs de colonies nouvelles trouveraient au Grand Séminaire des auxiliaires compétents et sûrs.

Ce sont les grands séminaristes qui ont fait le succès des oeuvres catholiques de vacances en France, et dans plusieurs diocèses, là-bas, le séjour à la colonie fait partie du programme de vacances d'un séminariste zélé, avec l'approbation du directeur naturellement.

Tous ne virent pas, au début, d'un très bon oeil ce qui leur semblait une initiation prématurée aux oeuvres extérieures: ils crurent que cette expérience et les petits succès dont un débutant pourrait facilement s'exagérer l'importance feraient trouver à plusieurs inutilement compliquées et prolongées les préparations intérieures qui constituent la vie au Séminaire. Il ne semble pas que ces appréhensions se soient habituellement vérifiées. Au contraire. Qu'on lise dans le volume "Prêtres de France" édité par l'*Action populaire de Reims* le charmant récit de l'abbé Vallier "La Colonie de Vacances des Séminaristes de Lyon". Nous en citerons la conclusion:

“Rentré au séminaire, le séminariste agrandi par le don de soi-même, enrichi de tout ce qu’il a vu et entendu, averti maintenant par son expérience personnelle, conscient du besoin des âmes et de la grandeur de sa mission, soutenu par ses souvenirs, animé par ses espérances, se jette dans le travail avec une ardeur inconnue qui vivifie sa prière, ses études, son action : la Colonie de vacances continue ses bienfaits.

“Cette éducation sacerdotale que le séminariste recevait pendant les vacances encore plus qu’il ne la donnait, développait, et en tous sens, toutes ses facultés, toutes ses aptitudes. Elle aurait été suffisante et incomparablement précieuse, si elle lui eut simplement communiqué le désir d’apprendre à aimer les enfants de plus en plus et de mieux en mieux, et à les diriger vers Dieu : c’est la science des sciences, celle qui sauverait une nation si tous, prêtres de paroisse et prêtres de collège, la possédaient vraiment. Et l’on peut dire que ceux-là l’apprendront certainement au temps de leur séminaire, s’ils sont capables d’instruction, qui auront passé par l’école professionnelle appliquée que doit être et qu’a été la colonie de vacances.

“Un supérieur de grand séminaire disait en parlant des colonies “J’y envoie certains séminaristes persuadé qu’ils se feront encore plus de bien à eux-mêmes qu’ils n’en feront aux enfants. Et tel dont l’avenir clérical était compromis par une apathie invincible qui atteignait toutes les facultés de son âme, y a pris le goût du dévouement, du sacrifice, du travail, et nous n’avons eu, à tous points de vue, qu’à l’admirer pendant le cours de l’année”.

Voilà dix ans qu’ont paru ces pages. Les séminaristes d’alors sont aujourd’hui prêtres. La grande guerre est venue. Beaucoup ont dû quitter la soutane et prendre le fusil. Ils ont fait leur devoir de soldat comme leur devoir de prêtre. L’église de Lyon en pleure soixante-deux, du clergé diocésain, tués à l’ennemi. Monseigneur Lavallée, Recteur des Facultés Catholiques de Lyon, leur adressait récemment, dans la Revue d’Apologétique (numéro du 15 mars 1916) ce touchant hommage :

“Je suis ému aux larmes quand je pense à tel ou tel de ces jeunes hommes que j’ai connus avant leur ordi-

nation, que j'ai suivis dans leur ministère; leur vie fut pure, limpide, dans la plus stricte fidélité à leurs vœux; ils avaient des dons de nature brillants qui se sont employés et absorbés à des oeuvres paroissiales difficiles, recueillant parfois l'hostilité en récompense de leur dévouement. Je les ai vus exulter parce qu'un garçon venait leur avouer une vocation au sacerdoce; *ils attendaient le temps de la colonie de vacances comme la grande joie*; leur orgueil a été leur société de gymnastique; ils ont écrit du front des mots comme celui-ci: "Ma seule consolation est de pouvoir à peu près tous les jours célébrer ma messe. Il faut pour cela me lever à quatre heures et faire vingt minutes de marche. Je vous assure bien que ce léger sacrifice n'est rien en comparaison du bonheur que l'on éprouve à maintenir un peu de vie sacerdotale..." Et puis, ils ont été tués dans un acte de dévouement à moins de trente ans. Voilà leur vie. Admirables et chers enfants, ce n'est pas vous qui aurez abaissé la notion du sacerdoce de Jésus-Christ".

Disons pour finir qu'aux séminaristes se joignent quelquefois, en qualité d'auxiliaires, au service de la colonie, des étudiants de la Jeunesse Catholique ou de jeunes instituteurs qui rivalisent avec eux de zèle, d'ingéniosité et d'esprit surna-

V. JOURNAL D'UN COLON.

L'invitation.

1 juin 1915.—J'ai onze ans. Je m'appelle Emile P. Je vais à l'école Salaberry. Je demeure dans le Faubourg-Québec, entre l'église du Sacré-Coeur et la marché Saint-Jean-Baptiste, dans une vilaine petite rue, où il y a de la boue quand il pleut et de la poussière quand il fait beau. On est très pauvre. Papa est mort, voilà deux ans: les médecins ont dit que c'était la consommation. Nous restons quatre à la maison: il y a maman, ma grande soeur, mon petit frère et moi. Il y avait aussi, l'hiver passé, deux pensionnaires à qui on louait deux chambres, mais ils sont partis parce qu'ils n'avaient plus de travail, même qu'ils devaient deux semaines de pension et qu'ils ne les ont jamais payées. Après, il n'en est pas venu d'autres. Ça nous aidait à vivre. Depuis qu'ils sont partis, ma grande soeur qui a quinze ans est entrée à la manufacture de cigares: elle gagne trois ou quatre piastres par semaine, mais elle n'est pas forte, elle tousse souvent et elle perd bien des journées. Maman lave des planchers et fait des bureaux pour nous gagner du pain. Des fois, la soeur qui visite les pauvres vient chez nous et apporte des provisions. L'hiver dernier, elle nous a tous chaussés.

Les vacances s'en viennent. Nous sommes bien contents, mon petit frère et moi. C'est bon, les vacances: on joue toute la journée. Maman ne les aime pas, parce qu'elle ne sait pas quoi faire de nous pendant ce temps-là. Elle ne veut pas nous laisser courir avec les petits gâs de la rue. Elle dit qu'ils disent de vilaines paroles et qu'ils font de mauvais coups. Elle veut qu'on reste à jouer devant la porte, mais c'est ennuyant devant la porte! Dans l'après-midi, elle nous emmène au Parc Lafontaine ou à l'île Sainte-Hélène. Là, au moins, on s'amuse. Cette année, elle dit qu'il faudra qu'elle travaille toute la journée et qu'elle ne pourra pas sortir avec nous. Le médecin qui est venu l'autre jour pour ma grande soeur nous a entendus tousser tous les

deux, et il a dit qu'il faudrait à ces garçons-là du grand air et la campagne. Nous ne connaissons personne à la campagne.

3 juin.—Un petit gas de l'école a raconté que l'année dernière un prêtre de l'Ecole Normale, la grande école sur le Parc Lafontaine, l'a emmené pendant les vacances, avec d'autres petits garçons des autres écoles, dans une place, plus loin que Contrecoeur, sur le fleuve. Ils sont restés là trois semaines et ils ont eu bien du plaisir. Ils jouaient toute la journée; ils mangeaient bien. Ils avaient avec eux des prêtres qui les faisaient jouer et qui étaient très bons pour eux. Ils n'ont rien eu à payer. Ça faisait bien l'affaire chez eux: sa mère qui était malade s'est reposée pendant ce temps-là et elle devenue bien. Le petit gas a gagné trois livres pendant qu'il a été là-bas. Il s'attend bien d'y retourner cette année... Si on voulait nous prendre nous aussi! On ira voir Monsieur Desrosiers à l'Ecole Normale pour lui demander.

4 juin.—Le frère-directeur m'a appelé à la fin de la classe, ce matin: "Etes-vous beaucoup chez vous? —On est quatre: moi, mon petit frère, ma grande sœur qui a quinze ans et puis ma mère. —Et ton père? —Il est mort, il y a deux ans. C'est ma mère qui travaille pour nous donner du pain. —Aimeriez-vous ça de passer vos vacances à la campagne, au bord de l'eau, avec d'autres bons garçons et de bons messieurs? —Est-ce chez Monsieur Desrosiers? Bien sûr. —Votre mère serait-elle contente? —Sûr, elle dit toujours qu'elle ne sait pas quoi faire de nous pendant les vacances. —Dites-lui que je vais vous mettre sur la liste des enfants de l'école que je recommande à Monsieur Desrosiers et priez le bon Dieu pour qu'il ait assez de place dans sa colonie pour vous deux". C'est maman qui est heureuse! On a commencé ce soir d'ajouter un Je vous salue Marie à notre prière pour qu'il y ait de la place.

28 juin.—Le temps nous a paru long depuis trois semaines. Le frère a envoyé sa liste. On attendait tous les jours la réponse. Elle est venue seulement hier.

M^{re} dame:—J'ai le plaisir de vous annoncer que vos deux enfants sont admis sur la recommandation de Monsieur le Principal de l'Ecole Salaberry à faire partie de la Colonie de Va-

cances qui partira de Montréal pour les Grèves, vendredi prochain, 2 juillet.

Il devra se rendre la veille, jeudi 1 juillet, à 2 heures p.m., à l'Ecole Normale Jacques-Cartier, Parc Lafontaine, pour accomplir toutes les formalités obligatoires et recevoir toutes les indications nécessaires.

Vous veillerez à ce qu'il se présente avec un habillement et des chaussures convenables et apporte en outre un second pantalon, une seconde paire de chaussures, deux paires de bas, une jaquette ou robe de nuit, un habit de bain en une ou deux parties couvrant tout le corps, un peigne, une brosse, deux serviettes. Vous ferez bien d'y joindre deux draps et une couverture, si vous le pouvez aisément".

Maman a trouvé que c'étaient bien des affaires, mais elle a dit que quand on sera parti, elle travaillera plus longtemps dehors et elle gagnera plus d'argent. Alors elle nous a acheté pour chacun des souliers neufs et un costume. Et puis elle a fait notre paquet, un gros paquet bien arrangé, que je porterai parce que je suis le plus grand. Encore quatre jours avant de partir! J'ai hâte de voir comment c'est la campagne.

L'inspection médicale.

2 juillet.—Plus qu'une journée! Hier on est allé à l'Ecole Normale. Il y avait bien des petits gâs. Des messieurs en soutane nous ont emmenés dans une grande salle; ils nous ont dit d'être tranquilles, qu'on nous appellerait les uns après les autres pour nous peser et nous faire voir au médecin. Notre tour est venu dans les premiers. On nous a fait monter sur la balance et on a pris notre poids. Je pèse soixante et une et mon frère quarante-deux. Ensuite on est allé dans une chambre où il y avait un médecin. Il nous a regardés dans la gorge; il nous a écouté dans le dos; il nous a mis un morceau de verre dans la bouche pour prendre la température; il a appelé le prêtre qui surveillait les autres garçons à la porte, et il lui a dit: "En voilà deux qui ne sont pas bien solides. Vous y ferez attention. Vous verrez à ce qu'ils ne prennent pas de froid, qu'ils aient de bonnes couvertes la nuit, qu'ils ne s'étendent pas le jour au frais quand ils auront eu chaud, qu'ils ne restent pas dans

l'eau trop longtemps. Avec cela, on en fera de gros garçons en attendant qu'on en fasse des hommes". C'est un bon, ce médecin-là !

Le prêtre nous a donné un papier où il y avait écrit :

Monsieur :—Je vous remercie d'avoir bien voulu admettre mon fils au nombre des petits colons qui séjourneront cet été aux Grèves. Je sais qu'il recevra de vous et de vos collaborateurs les meilleurs soins et que vous ne sauriez être tenu responsable à aucun degré des accidents ou désagréments qui pourraient se produire. Si pareille éventualité survenait, je renonce formellement à toute réclamation ou recours contre vous, vos collaborateurs, vos employés et vos élèves et vous décharge de toute responsabilité.

Il faudra faire signer ce papier par votre mère et l'apporter avec vous en venant aux Grèves. (1) Il faudra être avec votre paquet samedi matin, à sept heures, au quai du bateau de Longueuil, au bas de la rue Poupart. J'ai hâte !

L'arrivée aux Grèves.

Dimanche 4 juillet. Nous y voilà, aux Grèves. C'est beau ! Nous sommes arrivés hier. On s'était éveillé de bonne heure. On avait peur d'être en retard, mais on est arrivé au bateau de Longueuil une demi-heure d'avance. Il y avait déjà bien des petits garçons de rendus. Il y avait aussi beaucoup de mamans qui leur disaient de bien obéir aux messieurs de la colonie. Les Prêtres (2) sont venus, et ils nous ont fait aligner le long du mur, et ils ont fait l'appel. Il n'en manquait rien qu'un. Et puis le bateau est arrivé et on a embarqué. On était fier. Quand le bateau est parti, nos mamans sont restées sur le bord, et elles agitaient leurs mouchoirs, et elles criaient : "Au revoir, soyez bons garçons." On agita nos mouchoirs et nos chapeaux, et on criait aussi : "Au re-

(1) C'est un luxe de précautions. Il n'y a pas eu à la colonie depuis qu'elle existe un seul accident sérieux. Au surplus, tous ceux qui ont colonisé savent qu'il y a une Providence spéciale pour les colonies des vacances.

(2) Entendez par là les séminaristes-maîtres.

voir.” Ça m’a fait de la peine de quitter maman. C’est la première fois pour aussi longtemps. Je lui écrirai et je mangerai bien et je prendrai le grand air pour devenir fort et travailler à sa place, pour qu’elle se repose et je lui gagnerai son pain.

A Longueuil, on s’est mis en rang comme les soldats et on a marché jusqu’aux gros chars. On a bien fait un mille. On a attendu les chars longtemps. Il y avait un petit gas qui avait des biscuits, et il m’en a donné, et j’en ai donné à mon petit frère. Enfin on a embarqué dans les chars. On prenait toute la place. Il y en avait qui étaient debout. C’est amusant, les gros chars : on regarde par la fenêtre et on dirait que les arbres courent, et puis on chante des chansons...

Il est venu un homme avec des “candies” et les petits gâs ont voulu en acheter. Mais le prêtre a dit que ce n’était pas bien de gaspiller son argent, qu’on avait assez de plaisir comme cela, et qu’il fallait s’habituer à garder ses cents dans sa poche pour mettre de l’argent en banque quand on sera grand. Et il nous a raconté l’histoire d’un petit garçon qu’il connaît, qui était messenger dans une pharmacie et qui dépensait tous ses cents pour acheter des candies. Il en était venu qu’il ne pouvait plus passer auprès d’un marchand de candies sans en acheter, et quand sa mère ne lui laissait pas d’argent, il volait. Un jour, il a volé vingt piastres à son patron. Il a été pris et il est allé à la Réforme pour trois ans. Sa mère a bien pleuré et il a eu bien du regret, mais il n’était plus temps.

Le char s’est arrêté au milieu d’un bois. Il y avait un grand écriteau où il y avait écrit : “Cap de la Victoire” et “Bienvenue”. On est tous descendu et on a marché dans un chemin qui était plein de sable, que ça rentrait dans les souliers. Il y avait beaucoup d’arbres, et des pins, et ça sentait bon. Un garçon a trouvé trois fraises qui poussaient par terre. On voulait en chercher d’autres, mais les messieurs ont dit que ça serait pour demain, et qu’il fallait d’abord aller s’installer.

On a chanté de toutes nos forces :

*Halte-là, halte-là, halte-là,
Les gâs des Grèves, les gâs des Grèves,
Halte-là, halte-là, halte-là,
Les gâs des Grèves sont là !*

Et puis "La chanson du petit colon", sur l'air de *La Paimpolaise* :

*De la grande ville enfumée
Fuyant les quartiers populeux
Pour la campagne parfumée
Le p'tit colon part tout joyeux :
A la colonie*

*Il pense et s'écrie :
Chantons, vive la colonie !
Vraiment, c'est un lieu sans pareil.
Vive la campagne fleurie
Le grand fleuve et le chaud soleil !*

*De quitter sa maman chérie
Ça lui mettait le coeur en deuil.
Mais les messieurs d'la colonie
Lui font un si riant accueil
Que vite il oublie
Sa peine et s'écrie :
Chantons, vive la colonie, etc.*

*La connaissance est bientôt faite
Avec les petits compagnons.
Ensemble on s'amuse et l'on fête
Et l'on respire à pleins poumons
L'air qui vivifie
Et chacun s'écrie :
Chantons, vive la colonie, etc.*

Enfin on est arrivé et on s'est arrêté devant une grande croix qui a été plantée le premier jour que des petits gâs d'

La ville sont venus passer leurs vacances ici. On a chanté un cantique pour remercier le bon Dieu de nous avoir amenés ici, pendant qu'il y en a tant qui restent en ville et qui perdent leur santé et leur âme. Ensuite on a dit une dizaine de chapelet pour qu'il n'y ait pas d'accident et pas de péché à la colonie, et qu'on fasse tous les bons garçons pendant toutes les trois semaines. Et puis on est allé dans les dortoirs. Il y en a deux. Je suis dans le plus loin. Mon petit frère est auprès de moi. On a de bons lits et de bonnes couvertes. On a mis ses paquets à côté de son lit, et on s'est changé, parce qu'on était trop propre pour jouer.

Il était plus tard que midi: on avait faim; on est allé dîner. Un dîner extra. Je ne sais pas si ça sera toujours pareil: de la soupe aux pois, de la viande, des patates, du chocolat, de la mélasse et une banane. Ensuite on a chanté. On chante une belle chanson:

*C'était un' tit' vach' noire
Tout' moustachée de blanc, m'man,
Elle avait les corn' derrière,
Et la queue par devant, m'man,
On va-t-il'n avoir du plaisir,
On va-t-il'n avoir d'l'agrément, m'man.*

De la visite.

Mercredi 21 juillet. — On s'amuse trop. Je n'ai plus le temps d'écrire. Dimanche, on a eu de la visite: un monsieur qui écrit dans le "Devoir" et qui est l'ami d'un prêtre de la colonie. Il a parlé des Grèves et de nous autres dans le journal. J'ai découpé ce qu'il a écrit: .

"Enfin on arrive! Tous les enfants de la colonie sont venus au devant du train recevoir les visiteurs. Ecoutez leurs vivats enthousiastes, leurs acclamations frénétiques. Tous, le teint hâlé par le grand soleil et semblables à de petits moricauds, les citadins d'hier sont devenus en quinze jours de vrais campagnards pleins de sève ardente et généreuse...

"Ne nous attardons pas sur la voie du chemin de fer: en route pour la colonie! c'est à travers des taillis de sapins et de bouleaux, sur un sol sablonneux où chante le grillon et

grince la sauterelle... Voici, dans l'éclaircie du chemin, on aperçoit le faîte d'un rustique campanile où flottent des drapeaux, où la petite cloche s'agite en protestations de la cordiale bienvenue qui semble le mot d'ordre de tous ici. Quelques baraques de bois, des tentes de toile sont groupées autour d'une construction plus imposante qui doit être quelque chose comme le palais du gouvernement... Un peu à l'écart, une vaste construction aux fenêtres ogivales s'annonce comme la chapelle, et puisqu'aussi bien la cloche annonce la messe, écoutons son appel...

"La messe terminée, le visiteur curieux part à la découverte et cherche à tout connaître de la vie qu'on mène à la colonie. Aujourd'hui, jour de visite, le cours ordinaire des choses est notablement modifié. Il est facile pourtant de se faire une idée précise de ce que doit être cette vie tout imprégnée de grand air et de liberté. Voici le terrain pour la balle au camp (baseball). Ici un petit coin pour la crosse. Ce chemin au profil accidenté est pour les petits un *scenic railway* comme n'en a point le parc Dominion. Un peu partout des tours de campagne, creusés à même le sol, autour desquels restent des débris à demi calcinés. Ah! les joyeuses flambées qu'on a dû faire là-dedans!... Et si les oiseaux des taillis pouvaient parler ou plutôt si nous comprenions leur langage, ils nous diraient des parties extraordinaires folles d'entrain et d'imprévu... Puis le fleuve, le génie du lieu, le grand Saint-Laurent, un des plus grands charmes de la colonie. Voyez ce cours majestueux, ce chemin qui marche des steamers et des transatlantiques, ces rives verdoyantes, ces grasses campagnes de Lanoraie, plaisir toujours le même et toujours nouveau pour les yeux. Il invite à la promenade, et les barques tirées sur la grève disent bien que l'invite est entendue. Il engage à chercher le délassement et le repos dans la fraîcheur de ses eaux, et la rangée des cabines où sèchent les costumes atteste que les amateurs sont nombreux.

"La journée passe vite aux Grèves. Il faut déjà songer au départ. Les colons viennent nous reconduire comme ils sont venus nous chercher, en chantant à plein gosier les vieilles chansons canadiennes, celles qui viennent de très loin, qui ont gardé la bonne odeur du terroir et la saveur du vieux sel gaulois...

"Adieu les Grèves! Avec la locomotive haletante et soufflante reviennent les soucis, les préoccupations oubliées depuis le matin. On voudrait revenir enfant et rester avec eux...

"Quand au terme du voyage, sur le traversier de Longueuil les cris-cris du violon et les trémolos de la mandoline ressassent les motifs surannés de la valse moderne "Le p'tit cœur de Ninon", ce sont les refrains toujours jeunes des vieilles mélodies franco-canadiennes qui chantent bien doucement tout au fond du cœur:

A la claire fontaine... Jamais je ne t'oublierai".

A. GOUA.

Le départ des Grèves.

Dimanche 25 juillet. — On part demain. Comme le temps a passé vite ! J'aimerais ça rester, mais il y a des petits gâs qui attendent leur tour. Ils étaient en ville où il a fait si chaud quand nous étions au frais. C'est leur tour de voir la campagne, de courir les bois, de faire des pics-nics, d'aller en chaloupe. Ça ne peut pas toujours être les mêmes. Et puis maman nous attend. J'ai pleuré quelquefois le soir, sous mes couvertes, quand je pensais à elle. Comme c'aurait été bon si elle avait pu venir nous voir aux Grèves et passer avec nous toute une journée ! Ça lui ferait du bien à elle aussi de se reposer et de respirer le grand air. Mais elle est trop pauvre pour payer le passage. Elle va être bien contente de nous voir. Elle ne va pas nous reconnaître, car on a grandi et grossi, et on a la peau toute brune par le soleil...

On va s'ennuyer des Grèves, rendus en ville. Vont-ils nous reprendre l'année prochaine ? Ils vont peut-être trouver qu'on mangeait trop. On demandait toujours deux fois de la soupe et du riz. On leur promettra qu'on mangera pas tant.

Hier soir, on a fait une grande séance. On s'est couché rien qu'à dix heures. Monsieur Morel a déclamé "Enragé" et "Sec, sec, sec". On a chanté des chansons. On a donné des prix. Il y en a qui en ont eu quatre. J'en ai eu deux et mon petit frère deux. Tout le monde en a eu au moins un. Il y avait des prix de sagesse, de jeux, de course, de bonne santé, de bonne humeur, de complaisance. C'étaient tous de beaux prix, des cadres de Notre-Seigneur et de la Sainte-Vierge, des plumes-fontaines, des médailles, des carnets, des petits livres. C'est des bonnes soeurs qui les ont donnés. On a promis qu'on prierait bien pour elles. On a distribué des bonbons, des candies, des boules en sucre avec des plumes et des cannes. C'est encore des soeurs qui ont envoyé ça. Tout le monde est bon pour nous.

Aujourd'hui, c'était le dernier jour. La messe était pour tous nos bienfaiteurs. On a presque tous communiqué pour eux. On prie souvent pour eux. On dit un "Notre Père" et "Je vous salue, Marie" pour eux à toutes les prières, le matin et le soir. On en dit un autre pour nos parents.

On a bien joué toute la journée, mais on pensait que c'était la dernière journée et on regrettait. Le soir, après la prière, le prêtre nous a avertis qu'il dira la messe demain pour nous, pour qu'on soit aussi bon en ville qu'à la colonie. Nos mamans et nos maîtres diront qu'on a grossi et qu'on a bonne mine. Est-ce qu'ils pourront dire aussi qu'on est meilleur, qu'on obéit mieux, qu'on étudie mieux, qu'on est de service, qu'on se dispute pas, qu'on est toujours de bonne humeur? Il nous a dit qu'il y a encore longtemps avant que les classes reprennent et qu'il faudra aller à la messe quelquefois sur semaine et recevoir le bon Dieu comme à la colonie, parce qu'on en a encore plus besoin, et Le remercier du bonheur qu'Il nous a donné, et Lui demander de rester bons, et Le prier pour nos parents et pour les messieurs de la colonie. On a bien écouté et on fera comme il nous a dit.

Mardi 27 juillet. — On est revenu en ville. Hier on s'est levé de bonne heure. On avait fait ses paquets dimanche, mais il y avait encore bien des choses à rajouter. On a été à la messe, et on a lu un acte de consécration pour que le Sacré-Cœur nous protège. On avait tous des petites bougies allumées...

On a pris les chars à sept heures et demie. Quand on est parti, on avait envie de pleurer, on aurait aimé ça rester. Il y avait un petit garçon qui tenait une paire de soulier dans sa main parce qu'il n'avait pas pu les faire entrer dans son paquet. J'ai emporté trois petits poissons dans une bouteille. On a chanté des chansons tout le long du chemin pour se distraire. On est descendu des chars à Longueuil et on a pris le bateau pour Montréal. On est tous allés à l'Ecole Normale. On aurait voulu aller tout de suite chez nous, mais il fallait se faire peser. Tous les petits garçons ont grossi, excepté deux. J'ai gagné trois livres et mon petit frère quatre. On était pressé de revoir maman. On a donné la main aux messieurs de la colonie et on leur a dit merci et qu'on prierait le bon Dieu pour eux, et qu'on irait les voir au Séminaire. Ils m'ont demandé: "Qu'est-ce que tu demanderas pour nous au bon Dieu? — J'ai dit: Que vous mourez pas cette année

pour faire encore une colonie l'année prochaine." Et ils ont ri.

On est arrivé chez nous à midi. Maman était à travailler. Elle pensait qu'on arriverait seulement le soir. Elle a trouvé qu'on avait grandi et grossi. Elle a demandé si on avait été sage. Elle nous a fait dire la prière pour tous ceux qui nous ont si bien soignés et pour qu'ils nous reprennent l'an prochain. C'est long une année. On va bien étudier et faire les bons garçons pour que le frère nous mette encore sur sa liste.

Note de l'auteur. — Ce journal est absolument authentique en ce sens que chaque trait, chaque mot est d'un colon des Grèves de 1915, mais pas toujours du colon qui tient ou est censé tenir la plume.

VI. LES RESULTATS DE LA COLONIE

La Colonie — il faut le répéter — poursuit un double but : *renforcement* physique et *renforcement* moral. Il y a donc deux sortes de résultats à envisager : résultats physiques et résultats moraux.

I. Résultats physiques. L'amélioration physique que le séjour aux Grèves procure infailliblement aux enfants délicats se manifeste dès la fin ou même le milieu de la première semaine par les *progrès de l'appétit*. Il est entendu qu'aux repas on *en* redonne aussi souvent que les enfants *en* redemandent, tant qu'il en reste. Les premiers jours, le cuisinier habitué à nourrir des écoliers en ville ne remplissait pas jusqu'au bord les marmites et les plats ; on faisait droit à toutes les demandes et il en restait, mais de moins en moins. Le cuisinier en mit alors de plus en plus, et la deuxième semaine, il ne resta rien. On redemandait, il n'y en avait plus. On dût faire l'emplette de marmites et de chaudrons de capacités plus étendues... Au retour, les mamans firent la remarque : "Mon petit gas, quand il est parti, n'avait jamais faim. On le forçait pour le faire manger. Maintenant, on n'arrive pas à le contenter." Cet appétit, ramené toutefois à des limites raisonnables, se maintient jusqu'au printemps, souvent jusqu'à l'autre été.

Qui mange bien prend des couleurs, du poids et de la santé. C'est l'histoire des gâs des Grèves : leurs visages pâles se nuancent vite de brun et de rose, et leurs joues s'arrondissent. Quand ils reviennent en ville, ils vous ont des mines fleuries de petits habitants. On les pèse au retour comme on les a pesés au départ, sur la même balance, mais dans des

conditions très différentes. La première pesée se fait la veille du départ pour les Grèves. On convoque les enfants à l'Ecole Normale entre une et deux heures de l'après-midi. Ils arrivent tout de suite après leur dîner, n'ayant eu à faire pour se rendre qu'une courte promenade puisqu'ils viennent pour la plupart du Faubourg-Québec et des environs. Ils sont pesés immédiatement. Quand ils reviennent à l'Ecole Normale pour la seconde pesée, ils ont passé aux Grèves trois semaines: il a fait très chaud, ils se sont donné beaucoup de mouvement, ils ont transpiré, ils ont pris chaque jour un ou deux bains: toutes choses qui font maigrir. Il est onze heures; ils se sont levés avant six heures, ont déjeuné avant sept, une heure plus tôt et plus légèrement que de coutume, n'ont rien mangé depuis, ont dû fournir trois bonnes étapes: de la maison des Grèves à la "station des chars", de la gare de Longueuil au bateau-traversier, du quai du traversier à l'Ecole Normale. La balance devrait enregistrer des diminutions. Pas du tout! Elle marque presque toujours des augmentations notables, et l'excès de poids réel qu'on obtiendrait si la deuxième pesée se faisait dans des conditions identiques à la première est sûrement supérieur d'environ une livre à l'excès de poids constaté.

Quarante-neuf colons de la Commission Scolaire sont arrivés à Montréal, le vingt août dernier, après un séjour ininterrompu de trois semaines au Cap de la Victoire. Pour des raisons diverses, six ne purent passer par l'Ecole Normale avant de retourner chez eux. Ils esquivèrent donc la seconde pesée. Quarante-trois seulement y furent soumis.

Pour *trois*, le poids enregistré fut exactement le même à l'arrivée et au départ, ce qui signifie en réalité augmentation, vu les conditions différentes des deux pesées.

Deux ont perdu un quart de livre, diminution encore

inférieure à celle qui résulte des conditions défavorables de la deuxième pesée.

Un seul subit une diminution notable: deux livres; c'était un petit garçon extraordinairement remuant: toujours en mouvement, loin de se faire de la graisse, il dut perdre ce qu'il en pouvait avoir.

Les *trente-sept* autres ont augmenté:

neuf de moins d'une livre,

huit de plus d'une livre et de moins de deux,

six de plus de deux et de moins de trois,

six de plus de trois et de moins de quatre,

trois de plus de quatre et de moins de cinq,

trois de plus de cinq et de moins de six,

un de six,

et un de sept... *En trois semaines !*

Loin du grand air et du gai soleil, dans l'atmosphère malsaine des quartiers pauvres et des maisons étroites, les petits colons redeviennent pâles, et perdent avec leurs couleurs quelques-unes des livres qu'ils ont gagnées: ils viendront réparer leurs pertes l'été prochain. Dans l'intervalle, leur organisme tonifié, réconforté par leur séjour, résistera plus efficacement aux microbes et au froid. Au cours de leurs petites vacances de février, les séminaristes employés aux Grèves vont visiter dans les familles et les écoles leurs petits clients de l'été précédent: ils s'informent de leurs progrès: maîtres et parents sont unanimes à signaler l'amélioration des santés, d'où progrès très notable de la fréquentation scolaire. La plupart des petits colons n'ont pas manqué la classe une fois de tout l'hiver: pourtant l'année a été féconde en épidémie de grippe. Les autres, sauf de rares exceptions, ont manqué un jour, deux jours, une semaine tout au plus. Or, l'hiver d'avant, beaucoup de ces enfants

n'avaient fréquenté la classe que de façon intermittente, s'étant vus arrêtés à diverses reprises par bronchites, rhumes et autres incommodités.

II. Résultats moraux. Ceux-là sont beaucoup plus difficiles à constater : il n'y a pas de balance pour les enregistrer. D'ailleurs, ils sont généralement plus lents à venir et ce serait témérité d'en attendre de bien sensibles d'une influence qui ne se prolonge pas au-delà de vingt jours. Ils sont pourtant réels et assez importants pour justifier les dépenses et les efforts entrepris.

Les plus certains sont plutôt *négatifs* : ce sont des effets de préservation plutôt que de formation. N'est-ce rien ? Songe-t-on sans angoisse aux dangers de toute nature qui menacent nos petits écoliers dans la ville au cours de leurs longues journées de congé ? Il faut qu'ils jouent, il faut qu'ils courent : pour jouer, il faut des amis ; pour courir il faut de l'espace. Amis, espace, où les trouver ? Dans la rue. On sort. Entre petits garçons, la connaissance est vite faite : on se joint aux premiers rencontrés : voilà une bande d'inséparables ; on se retrouve matin et soir ; on passe de longues heures tous ensemble dans les rues, les terrains vagues ou les fonds de cour du voisinage ; on commence par jouer, mais on se fatigue ; on laisse le jeu pour flâner ; on s'arrête en quelque coin ; on s'assied ou on s'étend ; on cause de mille choses ; on cherche et on accueille avec empressement tout ce qui est nouveau : jeu nouveau, idée nouvelle, compagnon nouveau. On sait quelle promiscuité règne d'ordinaire dans les quartiers populaires et dans les milieux écoliers ; on voisine, on s'aborde, on se lie, sans regarder à la race, à la condition, aux antécédents. Il est fatal que dans ces bandes d'écoliers vagabonds finisse par pénétrer quelque camarade de moralité plus que douteuse, pauvre enfant pour l'ordi-

naire affligé de parents sans conscience, qui aura grandi sans direction, au milieu d'exemples et de propos pervers et se trouvera précocement gâté. Il s'impose par ses allures indépendantes, ses histoires, ses coups, son audace, son ingéniosité; il n'a peur de rien, il joue de bons tours, il a toujours des sous à lui. C'est ainsi qu'à chaque vacance des enfants très bons, très préservés, très purs, "se gaspillent" lamentablement et parfois irrémédiablement. Ce mal est fréquent; il a des prolongements lointains; il a fait pleurer bien des mères, désespéré bien des éducateurs, compromis bien des vies...

A la colonie, grâce à la succession et à la variété de jeux et d'occupations qui ne laissent point de temps pour flâner et pour s'ennuyer, grâce à l'organisation de la surveillance qui fait vivre chaque enfant à chaque instant sous l'oeil d'un maître, grâce enfin à l'attention avec laquelle on choisit les enfants et on les sépare en groupes distincts et homogènes, c'est la sécurité absolue, tout au moins aussi complète qu'on peut la réaliser. Les parents sont tranquilles; l'enfant s'amuse et profite. "A la colonie, on n'a pas le temps de pécher," disait l'un. Au retour il est indemne.

C'est trop peu dire, il revient amélioré. S'il est important de protéger, il l'est plus encore de former. L'enfant simplement préservé ne pourra être maintenu perpétuellement sous les influences tutélaires qui l'ont passagèrement garanti. L'enfant formé saura se protéger lui-même. Aux Grèves, on ambitionne de former. Sans doute, on ne prétend point encore à une grande expérience en matière d'éducation. On est, en majorité, des débutants, mais des débutants pleins de bonne volonté, empressés à profiter de toutes les leçons de l'expérience et en voie de devenir maîtres. On

agit principalement par la confiance, par la persuasion et par l'exemple. On s'attache principalement à la piété, la tenue, le sens du devoir, le goût de rendre service, l'habitude de s'oublier pour les autres, la complaisance, l'esprit de sacrifice. On obtient des résultats en vivant perpétuellement au milieu des enfants et de leur vie, en pratiquant devant eux tout ce qu'on leur demande, en priant avec eux, en travaillant, en jouant, en conversant avec eux, en leur donnant perpétuellement l'exemple de la bonne humeur et du dévouement. Il est impossible que la vie commune se prolonge trois semaines, dans ces conditions, sans que ces enfants subissent des impressions durables et profondes. Et de fait, parents et maîtres constatent des améliorations marquées; bien des fois, dans le cours de l'année, les messieurs de la colonie se sont entendu dire par un papa, par une maman, par un directeur d'école: "Mais Edouard, ou Henri, ou Wilfrid, n'est plus le même enfant; il obéit, il aide, il travaille, il va répondre la messe tous les matins, il ne parle que de la colonie, des messieurs de la colonie, des jeux de la colonie. Le prendrez-vous encore l'été prochain."

Malgré l'éloignement du séminaire et la difficulté d'y avoir accès, plusieurs y viennent souvent demander leurs maîtres, et quand ils les rencontrent dans la rue, ils courent à eux, et les saluent avec des cris. Ils présentent des petits amis qui voudraient bien eux aussi "aller en campagne". Qui donc, ayant à quelque degré l'expérience de la jeunesse, n'attachera qu'un médiocre prix à l'intervention d'une telle influence dans la période de formation morale qui va de la neuvième à la quinzième année ?

III. Universalité des résultats. Ces résultats physiques et moraux, qu'on peut perfectionner et qu'on perfectionnera, ont été enregistrés par tous ceux qui, s'inspirant des prin-

cipes et des méthodes qui prévalent aux Grèves, ont fait des colonies de vacances. Recueillons, un peu au hasard, quelques témoignages des plus significatifs dans le gros livre de messieurs Plantet et Delpy "Colonies de Vacances et Oeuvres du Grand Air en France et à l'étranger", la *Somme* des colonies de vacances.

"Le Docteur Calvet de Valence déclare que, d'après ses calculs, les gains moyens des enfants de 6 à 13 ans, au bout d'un mois de séjour dans les colonies de la région — en montagne —, ont atteint *en poids neuf fois, en taille trois fois, en périmètre thoracique dix fois la normale*, c'est-à-dire le gain moyen d'un enfant de cet âge dans les conditions ordinaires. Les colonies de vacances donnent donc en un mois le gain qui n'aurait pu être obtenu sans elles qu'au bout d'un an ou de près d'un an...

"Des observations concordantes fixent entre trois et quatre livres (de France) l'augmentation de poids produite chez les garçons par un séjour d'un mois en colonie, entre un et trois centimètres l'augmentation de taille, aux environs de deux l'augmentation de tour...

"Le retour à la ville est marqué par un fléchissement. Bientôt pourtant, l'élan imprimé par le séjour en colonie reprend sa marche ascendante et le trait de croissance reste dans les schémas bien au-dessus de la normale...

"Partout l'on constate que les enfants qui ont bénéficié du grand air sont bien moins souvent malades pendant la période qui suit la colonie, parce qu'ils sont devenus plus résistants...

"On peut affirmer que la cure d'air atteint son but: un accroissement de force vitale, une régénération de la santé; une transformation remplie de promesses. Aussi le docteur Landouzy, doyen de la Faculté de Médecine de Paris, spécialiste en fait de tuberculose, ose-t-il affirmer que "la puéri-

culture au moyen des colonies scolaires est comme la première ligne de défense contre la tuberculose, la deuxième comprenant le sanatorium et la troisième les hôpitaux. Il est incontestable que la plus forte et la plus importante est actuellement la première". Elle est aussi la moins onéreuse. En effet ces enfants remis par les colonies de vacances sur le chemin de la santé resteront mieux armés et ne deviendront pas plus tard les clients de nos hôpitaux...

"Et M. Strauss, sénateur, Président du Conseil supérieur de l'Assistance publique, du Comité supérieur de la protection du premier âge et de la Ligue contre la mortalité infantile: "Une modique dépense de vacances suffit à fortifier des organismes frêles et, par voie de conséquence, à mettre des terrains menacés en état de résistance victorieuse contre les maladies transmissibles. *Aucun sacrifice d'argent n'est plus productif au point de vue social*"...

"Il est aujourd'hui prouvé qu'une cure d'air de quelques semaines suffit très souvent pour faire d'un enfant malingre et que des conditions locales menacent de rendre malade, un être solide et robuste à l'âge de sa formation. C'est la plante à demi fanée que l'on change de terre végétale pour lui donner une poussée de sève et de la sorte la ressusciter. L'expérience des colonies de vacances a donné de tels résultats que l'on peut affirmer qu'on verrait bientôt le chiffre de la mortalité s'abaisser considérablement, si on les pratiquait comme on le devrait... Les promoteurs des colonies de vacances ont démontré que par l'énergie des agents naturels: air, soleil et eau, avec le logement sain, l'aliment solide, l'activité corporelle dans un espace illimité, le repos de l'esprit, enfin la gaieté, le plus puissant des toniques, on peut obtenir en un mois chez des enfants pauvres des réactions vitales très supérieures à celles que retirent en deux mois les favoris de la fortune...

"L'influence moralisatrice des colonies de vacances n'est pas moins remarquable. Ceux qui en ont vu de près le fonctionnement sont unanimes à le proclamer. De l'avis de tous, elles sont un moyen merveilleux d'exercer sur l'enfant une influence très souvent décisive, d'amender son caractère, d'élever son esprit et d'orienter son âme.

"Combien d'enfants indifférents, à l'air endormi, incapables du moindre effort, sont revenus des colonies de vacances laborieux, éveillés, gais, expansifs, l'esprit ouvert, apprenant mieux et de meilleur cœur ! Transportés de leurs taudis sombres, de leurs rues mal aérées, au milieu des vertes campagnes, devant de larges horizons, ils n'en peuvent croire leurs yeux, ils en éprouvent un éblouissement. Pareils à des plantes enfermées, presque flétries, ils s'épanouissent au soleil et prouvent par leurs exclamations, les questions qu'ils posent, le rayonnement de leur physionomie, qu'une transformation profonde est en train de s'opérer en eux".

Transformation de l'esprit et transformation de l'âme. "La sollicitude dont ils ont été entourés a réchauffé leurs cœurs et leur a inspiré des sentiments meilleurs. — Qui pourrait compter, demande M. Max Turmann, combien de natures se sont assouplies, combien de caractères se sont trempés, pendant ces quelques semaines où l'écopier sorti de son milieu habituel est apparu plus expansif, plus confiant, plus accessible à l'éducation moralisatrice ? Et comme on conçoit mieux, en lisant les Rapports de tant d'œuvres modestes, quelles salutaires influences exerce sur ces âmes d'enfants la vie commune et joyeuse avec tout ce qu'elle comporte de douceur, de dévouement et de services mutuels."

Les colonies de vacances des patronages français sont devenues de vraies pépinières où ont germé et grandi de nombreuses et solides vocations sacerdotales et religieuses. Elles

ont aussi suscité plus d'une fois des vocations de cultivateurs et réalisé pour quelques-uns, par la révélation de l'indépendance et des avantages de la vie rurale, ce retour à la terre ardemment et inutilement réclamé par tous ceux qu'épouvante la désertion des campagnes.

Mais ce n'est pas deux cents, ni cinq cents, c'est dix, vingt mille enfants, qu'il faudrait chaque année arracher à l'étreinte de la grande ville et placer pour trois semaines à l'école de la nature et de la lumière. Il faut pour cela que *les colonies se multiplient*, qu'il s'en fonde pour les filles comme pour les garçons, et que tous s'y intéressent, car tous y peuvent et y doivent donner un peu d'argent, un peu d'influence ou un peu de sympathie. "L'assistance à l'enfant, écrivait Victor Hugo, devrait être notre principale préoccupation, notre seul souci... L'enfant s'appelle l'avenir. Ce que nous aurons fait pour lui, l'avenir le rendra au centuple. Ce jeune esprit est le champ de la moisson future. Il contient la société nouvelle. Ensemençons cet esprit, mettons-y la justice, mettons-y la joie. Si l'enfant a la santé, l'avenir sera bien ; si l'enfant est honnête, l'avenir sera bon."

APPENDICE

LE BUDGET DE LA COLONIE DES GREVES EN 1915

Le budget de la colonie des Grèves pour 1915 a été divisé en deux parties bien distinctes: budget ordinaire et budget extraordinaire.

1. Budget extraordinaire.

Le budget extraordinaire est relatif à la construction de la chapelle des Grèves pour laquelle on a tenu à ne rien prélever ni sur la subvention de la Commission Scolaire, ni sur celle de la Ville, ni sur le revenu des pensions. On y a affecté le produit d'un concert et d'une rafle organisée en mai 1915 pour la colonie et plusieurs dons particuliers faits à l'oeuvre.

Les chiffres ne sont qu'approchés.

Recettes:

Produit net du concert et de la rafle	\$ 800
Dons divers en espèces	250

Total	1050
----------------	------

On a donné en plus l'autel et sa garniture, les bancs, quelques châssis, du bois et des journées de travail.

Dépenses:

Bois	600
Châssis et portes	150
Ciment (pour les fondations), ferrures, clous, peinture	150
Journées d'ouvriers	220

1120

Soit un déficit de \$70 à combler, en attendant la reprise des travaux: lambrissage à l'intérieur et érection d'un clocheton, le tout devant coûter environ \$400.

2. Budget ordinaire.

Le budget ordinaire pour 1915 comprend les recettes et les dépenses nécessaires pour recevoir et entretenir aux Grèves cent-quarante-deux enfants, chacun pendant trois semaines, plus un personnel de seize à dix-huit personnes (directeur, économe, maîtres et surveillants, cuisinier, aide-cuisinier, chef de travaux) pendant six semaines.

Recettes:

Subvention de la Commission Scolaire	\$1000.00
Indemnité supplémentaire pour le voyage	66.25
Subvention de la Ville	250.00
Pensions des enfants placés directement par les familles	166.90
Dons des visiteurs	26.75
Total	1509.90

Dépenses:

1. Amélioration des locaux et du matériel:

Achat d'une tente-réfectoire	68.50
Construction d'une cuisine	11.05
Chaudron avec bouilloire	8.95
Vaisselle et batterie de cuisine	89.87
Outils et quincaillerie	35.96
Literie: couvertures, oreillers, paillasses	153.77
Chaloupes	25.00
Jeux	19.40
Boîte postale	3.00

2. *Transport aux Grèves des colons, du personnel, du matériel et des provisions* 135.33

3. *Alimentation :*

Viande	110.12
Pain	113.28
Beurre	100.22
Lait	30.70
Epicerie, oeufs, conserves	403.60
Légumes frais (beaucoup d'autres ont été donnés)	6.85
Douceurs: desserts, sucreries	6.62
Excursions et pics-nics	22.14

4. *Divers :*

Gages du cuisinier, le seul membre du personnel qui ait été rétribué	40.00
Journées d'hommes engagés pour les gros travaux	21.25
Remboursements de dépenses aux autres membres du personnel: frais de voyage, etc.	25.14
Examen médical des colons, la veille du départ	10.00
Pharmacie portative	10.66
Dépenses pour la chapelle (hosties, luminaire), et objets de piété	4.30
Correspondance: Papier à lettre, enveloppes, timbres	5.09
Assurance des locaux contre l'incendie	25.00
Réparations urgentes de chaussures	2.25
Circulaires imprimées, cartes postales, souvenirs, vues sur verre	24.25

Total	1512.30
Déficit	2.40

\$1512 Quinze cent douze piastres pour cent quarante-deux enfants: à peine plus de dix piastres par tête: pour tout le bien accompli: santés raffermies, maladies écartées, âmes ensoleillées, joie répandue, familles laborieuses encouragées, vies sauvées ou redressées, ÇA N'EST PAS CHER.

.....

Table des Matières

Approbation de Mgr l'Archevêque de Montréal	4
I. Les Colonies de vacances. Origines, raisons d'être, développements	5
II. Les Grèves: les débuts de l'oeuvre, la vie aux Grèves..	13
III. L'organisation d'une colonie. Choix des enfants .. .	20
IV. L'organisation d'une colonie (suite)	26
1. Emplacement et locaux	26
2. Ressources pécuniaires	30
3. Surveillants	34
V. Journal d'un colon	38
VI. Les résultats de la colonie	49
1. Résultats physiques	49
2. Résultats moraux	52
3. Universalité des résultats	54

Appendice

Le budget de la colonie en 1915	59
--	----